

30 P. 42.C
vendredi 5 avril 1940
vingtième année, nos 1 et 2

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

8 AVR. 1940

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
Le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits



UT SINT UNUM...

1940-41
20^{ème} an.
FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices du

CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

La jeunesse de Rubens
Les données du problème européen : L'Italie
Fragments d'histoire de la politique vaticane
pendant la guerre de 1914-1918
Le christianisme et le problème allemand
Français et Anglais
En quelques lignes...
Le chanoine Camille Van Crombrughe
Selma Lagerlöf
Au Fou!...

Vicomte Charles TERLINDEN
Robert POULET

Charles LOISEAU
F. W. FÖRSTER
Hilaire BELLOC

J. COPPENS
Camille MELLOU
François MARET

Bruxelles, 57, rue Royale

Tél. 17.20.50

Compte-chèque postal 489.16



Transports Maritimes et Terrestres
A. Natural, Le Coultre & C^o

(BELGIQUE)

Société anonyme

ANVERS, 4, Quai Van Meteren

Siège social : ANVERS

TÉLÉGRAMMES : « NATURAL » Codes Bentley's

A. B. C. — 5^e Edition — Bo8

TÉLÉPHONES : Numéro d'appel : 219.80 (6 lignes).

Transports à forfaits

pour toutes destinations

Connaissements terrestres délivrés sur demande.

Agents en douane. Commissionnaires-Expéditeurs.

ENTREPOSAGE ET MANUTENTION.

Transbordement de **COILS LOURDS** et de **MATÉRIEL ROULANT**

EMBALLAGES COLONIAUX ET D'EXPORTATION

Importation et Exportation maritime
via **ANVERS** et les ports français **MARSEILLE, SÈTE, BORDEAUX, LE HAVRE, ROUEN**, etc.

de et vers les **BALKANS**

par chemin de fer via la **FRANCE, SUISSE** et **L'ITALIE**

Trafic Franco-Belge

par Fer, Auto-camion et Bateau-moteur

Affrètements fluviaux et maritimes

Tailleur - 1^{er} Ordre

DUPAIX

RUE DE LA TRIBUNE. 7. BRUXELLES

(Près du Sénat)



Spécialité de

Costumes, Habits et Habits de Cour

Matières premières pour Papeteries

∴ CLASSEMENT ∴

Destruction d'archives et de vieux Papiers

DÉCHETS de LAINE et COTON

A. GOREZ-RIGAUT

Rue Colompré, 109, **BRESSOUX-lez-LIÈGE**

Téléphone 15863

Chèques Postaux 107479

A chacun son chocolat.

MARTOUGIN

est celui des vrais amateurs.

N'écoutez pas ce que les concurrents racontent.
LA MACHINE À COUDRE

SINGER sera toujours la meilleure

FACILITÉS DE PAIEMENT

La Compagnie **SINGER** assure le travail à 1,000 Plac ers, Employés et Ouvriers, uniquement BELGES

Plus D'UN MILLION DE machines à coudre **SINGER** en activité en Belgique

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins et à tous nos Représentants pour l'obtention d'un BON pour la réparation gratuite de leur machine à coudre **SINGER** de famille.

SIÈGE SOCIAL : rue des Fripiers, 31, Bruxelles.

Fournisseurs brevetés de la Cour.

Succursales, dépôts et Agents dans toutes les villes du pays.



Société Belge de l'Azote

et des Produits Chimiques du Marly

Société Anonyme au capital de 211.050.000 francs

à **RENORY-OUGRÉE** (Belgique)

Usines à Renory-Ougrée et à Neder-over-Heembeek (Marly)

Produits chimiques organiques.

Méthanol.
Méthylène Régie pour dénaturation.
Formol.
Hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique.
Trioxyméthylène.

Alcool éthylique.
Acétone B. G. S.
Ether sulfurique.
Ether dichloré.
Dichloréthane.
Glycol.
Antigel S. B. A.

Matières plastiques.

Azolone — Urazone.
Résines et vernis synthétiques.
Poudres à mouler.

Produits chimiques minéraux.

Ammoniac anhydre.
Alcali volatil, commercial et chimiquement pur.
Acide nitrique toutes concentrations.
Nitrates d'ammoniaque et de soude pour explosifs.
Nitrate de potasse.
Chlorure ammonique salmiac).
Anhydride sulfureux.

Engrais azotés.

Ammoniacaux, nitriques, mixtes et composés.
Cyanamide S. B. E

Insecticides et fongicides.

Appareils de pulvérisation.

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE À COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE

” **Au Baton** ”

OU

LES SIMILI-SOIES

” **La Bella** ”

ET ” **Opera** ”

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

” **Sepco** ”

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^Y S^{TB} A^{MB}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLÉMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANES, TOLES PLOMBÉES,
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX, GOUTTIÈRES, TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

S.A. H. & O. DE CRAENE

WAEREGHEM (Belgique)

Céruse par procédé hollandais
Blanc de Zinc — Minium de plomb
Litharge — Mine-orange

Couleurs - Vernis - Emaux

Établissements
M. DELVIGNE

Bureaux et Magasins : 38 à 42, rue Dewez, NAMUR
Usine : Saint-Marc (Namur)
Téléphone : 302 Adr. télégr. : Delvigne 302 Namur

Vernis gras et synthétiques -
Vernis à l'alcool - Émaux gras
et synthétiques - Standolie à
l'huile de lin, à l'huile de Bois de
Chine - Couleurs broyées et pré-
parées - Siccatis - Gommés
ester - Copal ester - Antirouille
Linoléates, Résinates - Émail :
LUXOR - BLANC AMÉRICAIN
Hydrofuge

LA CERUSITE blanc spécial, solidité
de la céruse, spécial pour extérieur, résiste
à l'air salin.

LUXORINE : Couleurs à l'eau lavables
Seul fabricant de l'émail « LUXOR »

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattelar, à JUMET Téléph. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Chéneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures.
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos.

Constructions métalliques. — Charpentes en fer.

Chaudronnerie en fer et en cuivre. réservoirs.

Tuyaux pour charbonnages (canars). Tuyauteries en toles
galvanisées.

GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces.
GALVANISATION RICHE A CHAUD

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés
et de Constructions Métalliques

Ancienne firme J.-F JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Eglises,

Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées
pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés.

Réservoirs galvanisés.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brûlage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Appliquez la facile et économiquement.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

82-84, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Haut
S. A.

Etabliss. FIDÈLE MAHIEU

88, aven. de Philippeville
MAROINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Voici des Produits réellement bons :

LIANT-FIXATIF COVER pour peinture.
COVERMAT : détrempe lavable en pâte.
COVERINE : détrempe lavable en poudre.
COVERISOL : hydrofuge incolore et neutre.
COVEROLIN : couleur mate prête à l'emploi.
COVERCIM : peinture spéciale pour ciment.

Blanc gélatineux COVER — Blanc fixe COVER
Blanc hygiénique COVER

Demandez échantillons aux Fabricants-Spécialistes :

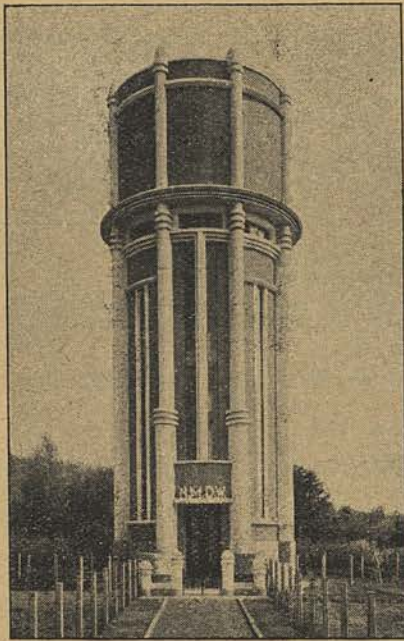
COVER Products

82, rue de Molenbeek Bruxelles-Maritime

ENTREPRISES GÉNÉRALES
Maurice Lemaine

TRAVAUX INDUSTRIELS, PUBLICS ET PRIVÉS

Béton armé - Maçonneries
Parachèvements - Silos à fourrages



Château d'Eau de Notre-Dame-au-Bols 1938

**ABRIS CONTRE
GAZ
et
BOMBARDEMENTS**

Spécialité de maçonneries
réfractaires pour fours
industriels et chaudières

Nombreuses références

130-132
avenue de Schaerbeek
VILVORDE

Tél. 51.02.43

**LES PRODUITS REFRACTAIRES DE
GAND E. J. DE MEYER**

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphone : 11928.

Compte ch. post. : 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine.
Prix sur demande.

**Clouterie & Tréfilerie
des Flandres, s.a.**

Gendbrugge-lez-Gand (Belgique)

Fils de fer et acier doux, recuits, galvanisés, étamés, cuivrés,
pointes de Paris, clous de chaussure, crampons, rivets, boulons,
articles de boulonnerie à chaud, à froid; fil barbelé, treillis,
torons, grillages, feuillard, tous articles en fil de fer, toiles
pour moustiquaires.

Trellarmé, treillis soudé pour béton armé et pour routes.

Adresse télégraphique : Clouterie Gendbrugge.

Téléphone : 174.40 (5 lignes).

Compte chèque postal : 9841.

Registre Com. Gand : 283.

La Société Anonyme
des Ateliers de Construction de JAMBES-NAMUR
(Anciens Établissements Th. Finet)
à JAMBES-NAMUR

A MIS AU POINT :

Un abri individuel résistant et économique

Un abri collectif avec sas à air

Des dispositifs pour renforcement des
planchers de caves

PRIX SANS ENGAGEMENT

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc
— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN (Province de Namur, Belgique).

Adresse télégraphique : Dumfrer Sclaigneaux Belgique. Téléphone
Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — PLOMB LAMINÉ — PLOMB,
TUYAUX — PLOMB A SOELLER — SOUDURE D'ÉTAIN —
PLOMB BRUT en saumons — SIPHONS ET COUDES EN
PLOMB - LAINE ET FIL DE PLOMB - ACIDE SULFURIQUE
Arseniate de plomb - Sulfate de zinc - Cadmium électrolytique
Alun de potasse — Sulfate d'alumine

ATELIERS DE LA DYLE
LOUVAIN

CHARPENTES MÉTALLIQUES

RÉSERVOIRS

Toutes constructions métalliques

EMBOUTISSAGE :

Pièces de toutes formes et dimensions

Tôles embouties pour abris

Bouteilles à acide carbonique

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre à MAFFLES lez-ATH

PIERRES BLEUES · PETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS
TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONCÉS
POUR MARBRERIE.
PIERRES BRUTES ET SCIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAIX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE

Établissements HUSTINX

Société Anonyme

Rue Chéri, 20, 22, 24 - LIÈGE

Serpentins pour brasseries
Accessoires en fonte malléable

TUBES EN FER POUR EAU, GAZ ET VAPEUR. — TUBES
GALVANISÉS. — TUBES SPÉCIAUX POUR CHAUFFAGE
ROBINETTERIE EN GÉNÉRAL

Téléphones : 101.79, 164.00.
Registre de Commerce Liège n° 628.
Exposition Liège 1930, Médaille d'Or.

Fabrication de tous types
d'agglomérés de liège, pour
isolation de tous genres

la quercine

s. a.

188, chaussée de Vilvorde
BRUXELLES (N. o. H.)
Téléphones : 26.28.70 et 26.59.70

ISOLATION DE :

*Caves de brasserie - Salles de conservation des
fruits - Entrepôts frigorifiques - Tuyauteries d'eau
froide, d'eau chaude, de chauffage central. —*

Isolation thermique et acoustique

Tapis de bain - Descentes de lit en liège Suberlino

Produits chimiques purs et industriels
APPAREILS, VERRERIES ET PORCELAINES
POUR LABORATOIRES

Produits chimiques et appareils
POUR LES SCIENCES, LES ARTS ET L'INDUSTRIE

Maison ÉMILE DELAITE ET FILS

Pierre RADERMECKER

Successeur

16-18, rue David, Liège (Belgique)

Téléphone 240.66

MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS : Bronze, Paris 1881; Argent,
Paris 1889; Or, Londres, 1884; 2 Médailles d'or Liège 1905.
Grand Prix Tourcoing 1906.

STOCK IMPORTANT DE 1^{er} CHOIX

ALÉSOIRS DROITS, CONIQUES, CHAUDRON-
NIER, extensibles et façon Paris.

MÈCHES AMÉRICAINES, fondu et rapide.

FRAISES A MÉTAUX.

TARAUDS et FILIÈRES au pas SI, WW, SAE, BSF,
GAZ et SPÉCIAUX.

LAMES DE SCIÉS.

SCIÉS CIRCULAIRES, fondu et rapide.

Joseph Ghysens

Rue Paradis, 19bis, LIÈGE

Téléphone 144.32

LE NOUVEAU POSTE A INTERCOMMUNICATION



AUTOMATIQUE ELECTRIQUE

Soc. Anon.

RUE DU VERGER - ANVERS - TÉL. 938.00

ENTREPRISES GÉNÉRALES DE PLAFONNAGE
CIMENTAGE — BADIGEONNAGE
RÉPARATIONS — TRANSFORMATIONS

M^{me} V^{ve} J.-F. HELLINGKX & FILS

BUREAUX ET ATELIERS :
17-19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES
Téléphone : 37.07.70

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Bols du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.58.
Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 85.

Philippe M. PFLUGER

ingénieur

SAUTER 93, rue du Chant d'Oiseau, Woluwe-St-Pierre. Tél. 33.95.98
Agent général

de la Maison Fr. SAUTER, S. A., à Bâle
se recommande spécialement pour ses

THERMOSTATS

Représentant de la :
Maison Trüb, Täuber et Cie, S. A., à Zurich (Suisse);
fabrique d'instruments de mesure électriques et appareils scientifiques)
et de l'Aktiebolaget Kanthal, à Hallstahammar (Suède).
Fils et rubans pour résistances et fours électriques.

Établissements O. WAMBREUSE & C^{ie}

(SOC. COOP.)

41-43, rue Pasteur - BRUXELLES-MIDI

Reg. du Commerce de Bruxelles : 9.297 Compte Chèq. Post. : 490.66

Téléphones : Département Tôlerie : 21.60.94
Direction et Département Caoutchouc : 21.48.45

Métal inoxydable - Soudure - Chaudronnerie
Meubles - Articles industriels et d'entretien

Nous recommandons tout particulièrement aux pensionnats
et communautés religieuses notre extincteur d'incendie
PARAFEU SUFRO

Pompes "CORMA & SAVA"

67, rue Vieille Église — Tilleur-lez-Liège

Téléphone 30655 - Télégr. : Corma-Liège

Pompes pour toutes applications
Groupes moto-pompes électriques, à
essence ou Diesel
Presses hydrauliques

POUDRERIES RÉUNIES DE BELGIQUE

S. A. — 145, rue Royale, BRUXELLES

Dynamites

Gélatines — Gélignites
Explosifs de sûreté.
Poudres de mine.
Poudres de chasse.



Trinitrotoluène

Hexogène - Nitropenta
Poudres à la nitrocellulose
pour l'infanterie et
l'artillerie
Chargement de projectiles

ACCESSOIRES DE MINAGE

Détonateurs ordinaires et électriques. Mèches, cordeaux.
Exploseurs.

**Tôlerie Mécanique
du Centre**



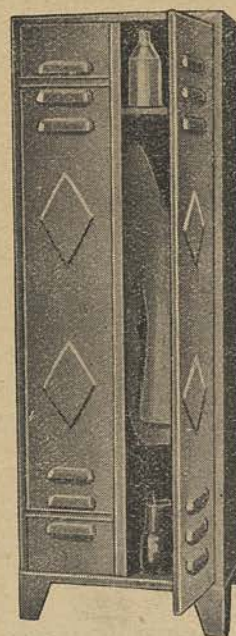
28, r. Edouard Anseele
LA LOUVIÈRE
Téléphone : La Louvière 539

Tuyaux à ailettes en acier pour
chauffage à eau chaude, par vapeur
à basse pression, par vapeur à haute
pression. — Grande facilité de
montage. — Adhérence parfaite
des ailettes au tube.
Prix et catalogue spécial sur demande.

AUTRES SPÉCIALITÉS
Armoires-vestiaires, casiers et
rayons brevetés, meubles métal-
liques, garages à vélos, etc.

TUYAUX EN ACIER

EMBOUITISSAGE
Tous travaux en tôle jusque
4 mm. d'épaisseur, en cornières,
tés, plats, jusque 60 mm.



LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME
d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853

FONDS DE GARANTIE :
plus de
900.000.000 de francs

SIÈGE SOCIAL EN SA PROPRIÉTÉ

74, rue Royale, et 68, rue des Colonies

Adresse télégraphique
Royabelass

BRUXELLES

Téléphones :
12.30.30 (6 lignes)

VIE — ACCIDENTS — VOL — PRÊTS HYPOTHECAIRES — RENTES VIAGERES

Assurez-vous aux conditions les plus avantageuses

sur la vie et contre tous les accidents



Fournisseur de la Cour

Simonet-Deanscutter

FABRICANT EXPERT

JOAILLIER-ORFÈVRE

72, rue Coudenberg, BRUXELLES



GRAND PRIX - PARIS 1937

Spécialités horlogères Jaeger-Le Coultre de Genève

ÉDITIONS

TOURNAI

C. C. P. : Bruxelles 219.47



CASTERMAN

PARIS

C. C. P. : Paris 676.68

Vient de paraître :

La Passion de l'Amour

par M. l'abbé A. Themmen.

In-12 de 116 pages : 9 francs

Cet ouvrage s'adressant non seulement aux prêtres, mais au grand public, est appelé à éclairer les esprits, à les préparer à la lutte contre les excès de la passion et en particulier à leur montrer la voie du devoir dans l'état du mariage.

ENVOI GRATUIT DU CATALOGUE SUR DEMANDE

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La jeunesse de Rubens
 Les données du problème européen : L'Italie
 Fragments d'histoire de la politique vaticane
 pendant la guerre de 1914-1918
 Le christianisme et le problème allemand
 Français et Anglais
 En quelques lignes...
 Le chanoine Camille Van Crombrughe
 Au Fou!...
 Selma Lagerlöf

Vicomte Charles TERLINDEN
 Robert POULET

Charles LOISEAU
 F. W. FÖRSTER
 Hilaire BELLOC

* * *

J. COPPENS
 François MARET
 Camille MELLOU

La Jeunesse de Rubens

Si nous avions le bonheur de vivre dans des conditions normales au point de vue international, l'année 1940 eût marqué par des fêtes, auxquelles les Belges excellent à donner un caractère d'art, la célébration du troisième centenaire de la mort de P.-P. Rubens. Seule la restauration du palais dans lequel il vécut à Anvers évoquera le décor dans lequel se déroula l'existence du prince des peintres flamands, de cet artiste génial qui figure à côté, sinon au-dessus, des noms les plus illustres dans l'histoire de l'art.

Si d'autres ont pu le dépasser à certains points de vue, Rubens n'en est pas moins le génie le plus universel que connaisse la peinture de tous les temps et de tous les pays : portraits, sujets religieux, historiques, mythologiques et allégoriques, scènes familiales, animaux, paysages, fleurs, natures mortes, plans d'architectures, cartons pour tapisserie, illustrations pour livres, il a traité tous les genres et a excellé dans chacun.

Fin lettré, humaniste disert, esprit délicat et subtil, diplomate avisé, Rubens charme et séduit par tous les aspects de sa personnalité énergique, loyale et droite, en même temps qu'aimable et avenante. Il réunit en lui un tel ensemble de qualités diverses qu'Ambroise Spinola, le glorieux vainqueur d'Ostende et de Bréda, croyait pouvoir écrire : « Rubens a reçu en partage des dons si nombreux qu'à mon avis la peinture est l'un des moindres. »

Pour contestable qu'elle soit, cette opinion du grand homme de guerre, qui fut en même temps un grand homme d'Etat, n'en montre pas moins en quelle haute estime était tenu par ses contemporains l'illustre coryphée de l'école flamande.

Où notre grand compatriote, issu d'une modeste famille de la bourgeoisie d'Anvers, qui avait donné à cette ville des générations de tanneurs, de droguistes et d'apothicaires, alla-t-il chercher le développement de ses qualités naturelles? Où puisa-t-il la

formation qui, en le haussant sur un plan de culture universelle devait lui permettre d'aborder tous les problèmes de la vie intellectuelle, d'atteindre les plus hauts sommets de l'art, de traiter d'égal à égal avec les plus grands personnages, de s'imposer, sans jamais susciter de jalousie, à l'admiration de tous les artistes de son temps et de conquérir par la puissance de son génie comme par sa valeur morale les suffrages des personnalités les plus en vue comme ceux de la masse? C'est ce qu'il importe de rechercher, car si le séjour qu'il fit de 1600 à 1608 en Italie apporta le cachet définitif à son génie, celui-ci était déjà formé avant son départ d'une façon telle que, contrairement à la plupart des artistes qui avaient avant lui fait le voyage classique au delà des monts, il resta, malgré ses allures cosmopolites, un peintre profondément national.

* * *

Dès ses jeunes années Rubens avait connu l'âpre école de la pauvreté et des difficultés de l'existence qui donnent aux âmes bien nées une formation capable de vaincre par la seule force de la volonté les obstacles qui auraient pu arrêter des caractères moins bien trempés.

Chose étonnante, le premier intellectuel de la famille, Jean Rubens, échevin d'Anvers, père de l'artiste qui allait par son pinceau être le propagateur le plus prestigieux de la Renaissance catholique, avait dû en 1567 quitter Anvers comme suspect d'hérésie et de connivence avec le prince d'Orange, dont il était le conseiller juridique. Il s'était installé à Cologne avec sa femme Marie Pypelinckx. Une intrigue se noua entre Jean Rubens et Anne de Saxe, épouse du Taciturne. Comme l'écrivait malicieusement, dans son pittoresque langage, le prévôt Morillon au cardinal Granvelle, le prince se vit ainsi planter sur le front



« un beau cimier de cornes ». Les plus grands hommes ne sont pas à l'abri de pareilles mésaventures!

A qui remonte la culpabilité? Anne de Saxe joua-t-elle le rôle de M^{me} Putiphar et Jean Rubens récusait-il celui de Joseph? En tout cas, le roman finit de façon lamentable. Un jour que le trop galant conseiller juridique arrivait au château de Dillenburg pour rejoindre la princesse, il fut arrêté sur l'ordre de Jean de Nassau, frère du Taciturne, et jeté en prison, où il resta enfermé de 1575 à 1577.

L'épouse outragée se montra magnanime. Au message par lequel Jean Rubens lui annonçait son arrestation et lui avouait la raison de celle-ci, Marie Pypelinckx répond par une courte et stoïque épître, modèle de générosité et d'abnégation. « Lors même, dit-elle, qu'une longue affection n'aurait pas précédé ces malheurs, devrais-je vous montrer tant de haine qu'il me fût impossible de vous pardonner une faute envers moi? N'écrivez donc plus « votre indigne mari » puisque cela est pardonné. » Et elle signe « Votre fidèle épouse ».

* * *

Elle fera plus que pardonner, elle agira avec énergie, adresse et ténacité pour obtenir la libération du coupable. Bien que privée de ressources par la confiscation de ses biens et ayant trois enfants à sa charge, elle multiplie les démarches et, sans donner à celles-ci les allures d'un chantage, se sert fort habilement de la crainte du scandale qui lie plus encore les maisons princières que les familles bourgeoises. Au bout de deux années d'effort, elle obtient, moyennant une grosse caution, qu'elle parvient à réunir, la mise en liberté de son mari, mais avec résidence forcée dans la petite ville de Siegen. C'est là que verront le jour, gages de complète réconciliation, Philippe, né en 1574, qui deviendra un humaniste de valeur, et Pierre-Paul, né en 1577, qui immortalisera le nom que sa mère était parvenue à garder intact, en dépit de la faute de son époux.

C'est encore Marie Pypelinckx qui doit lutter pour assurer le pain quotidien au ménage, Jean Rubens ne parvenant pas à trouver l'emploi de ses talents de juriste sur un théâtre aussi restreint que celui de la petite ville où il était contraint de résider.

Aussi la courageuse mère de famille poursuit-elle ses démarches et, en 1578, elle obtient pour son mari l'autorisation de se fixer à Cologne. C'est dans cette ville, la plus latine de toutes les cités allemandes, sur les bords du Rhin, cette grande artère de pénétration de la civilisation méditerranéenne dans le Nord, que l'intelligence de Pierre-Paul Rubens s'ouvrira à la curiosité des choses de l'esprit. De son père, excellent lettré, qui avait longtemps séjourné en Italie et avait même conquis à Rome le grade de docteur en droit, il allait recevoir avec les premiers rudiments une élégance naturelle et le goût de la culture classique, tandis que de sa mère il allait hériter l'énergie, l'esprit de devoir et de sacrifice, le culte de la grandeur morale et une solide formation religieuse.

Jean Rubens meurt en 1587. Sa veuve et ses six enfants, las de manger le pain amer de l'exil, se hâtent de rentrer à Anvers, où, grâce aux efforts de Marie Pypelinckx, qui parvient à obtenir la restitution de quelques-uns des biens confisqués, se réédifie le patrimoine détruit. La famille se fixe rue du Couvent, près de l'ancienne abbaye de Saint-Michel.

* * *

Arrivant ainsi à Anvers à l'âge de dix ans, Pierre-Paul Rubens poursuit les études commencées à Cologne dans l'école latine qu'un maître laïque, Rumoldus Verdonck, dirigeait au Cime-

tière Notre-Dame, derrière le chœur de la cathédrale, sur l'actuel Marché-au-Lait. Mort en 1620, Rumoldus Verdonck, que son épitaphe qualifie de « *pietatis ac doctrinæ laude celebris ludimagister latinus* », allait pouvoir assister à la prodigieuse ascension de l'artiste qui avait été pendant trois ans son élève. C'est dans cette école que Rubens se lia d'amitié avec Balthazar Moretus, le futur architypographe, petit-fils et continuateur du célèbre Christophe Plantin.

Pour le former aux belles manières et l'initier aux usages de la haute société, Marie Pypelinckx plaça Pierre-Paul en qualité de page auprès de Marguerite de Ligne, douairière de Philippe de Lalaing, en son vivant baron d'Escornaix ou Schoorisse et grand bailli de Hainaut. Cette grande dame avait deux filles : Christine, qui épousa le comte Maximilien de Bailleul et Marguerite, qui, devenue veuve du comte Florent de Berlaymont, fonda le monastère et la maison d'éducation qui ont perpétué son nom dans notre capitale. Rubens suivit ces nobles dames dans leur résidence à Audenarde, où l'hôtel d'Escornaix existe encore, et dans leurs déplacements à Bruxelles, où elles fréquentaient la Cour d'Alexandre Farnèse.

Rubens ne resta que quelques mois dans cette situation de mi-domesticité incompatible avec son caractère. La *Vita Petri-Pauli Rubenii*, écrite par son neveu Philippe, nous dit que, « *statim aulicæ vitæ pertæsus* », il se lassa de la vie de Cour et que « suivant l'impulsion de son génie » il demanda à sa mère de pouvoir apprendre la peinture.

* * *

Celle-ci le plaça chez un de ses parents, Tobie Van Haecht ou Verhaecht. C'était un de ces honnêtes praticiens de l'art, incapables de donner plus que ce qu'ils possèdent eux-mêmes, c'est-à-dire la pratique du métier. Un des rares tableaux que l'on possède de lui, un épisode de chasse de l'empereur Maximilien dans les montagnes du Tyrol, au Musée de Bruxelles, ne révèle aucune qualité transcendante. Il ne pouvait donner à son élève que des notions de paysage, mais, ayant travaillé pour la gravure, il développa chez lui le soin du dessin et l'assouplissement de la main. Le principal service qu'il put lui rendre fut de lui parler de l'Italie, où il avait lui-même séjourné plusieurs années, à Florence et à Rome, et effectué divers travaux.

Au bout de quelques mois Rubens quitta son premier maître pour entrer dans l'atelier d'Adam van Noort. C'était un peintre de renom, ayant la vogue, formant de nombreux élèves et faisant payer ses leçons fort cher. Cela ne l'avait pas empêché de rester très près du peuple et d'avoir gardé de celui-ci la vigueur d'expression qui était la caractéristique de nos peintres avant que tant d'entre eux se fussent affaiblis dans un italianisme de commande.

Le tableau de ce maître, récemment acquis par le Musée de Bruxelles, nous montre les qualités et les défauts de cet artiste. Il avait conservé intact le goût du terroir et allait le léguer à son gendre Jordaens. Dans cette scène, représentant Jésus bénissant les enfants, plusieurs physionomies sont frappantes de réalisme, à commencer par celle d'un garçonnet, un portrait évidemment, qui lance au spectateur l'espiègle regard de ses yeux bigles.

Après avoir passé quatre années chez Van Noort, où il apprit à traiter avec vigueur la figure humaine et à composer des tableaux d'histoire et des tableaux de genre, Rubens retrouva chez Otto Venius, de son vrai nom Octave van Veen, l'italianisme, contre les excès duquel l'avaient immunisé les leçons de son maître précédent.

* * *

Venius passait à cette époque pour le premier des peintres de la Belgique; il avait vécu cinq années à Rome dans le palais du

cardinal Madrucci et avait été l'élève de Frederico Zuccherò, le peintre officiel du pape Grégoire XIII. Il s'était italianisé au point que son *Mariage mystique de sainte Catherine*, au Musée de Bruxelles, rappelle étonnamment les tableaux du Corrège et pourrait être pris, à première vue, pour une œuvre de celui-ci. Revenu aux Pays-Bas, il était passé en qualité d'ingénieur militaire et de peintre au service d'Alexandre Farnèse et, après la mort de celui-ci, s'était fixé à Anvers, où il fut inscrit comme franc-maître à la Confrérie de Saint-Luc en 1594. Savant, lettré, très homme du monde, comme le prouve son *Album amicorum* auquel collaborèrent tous les beaux esprits de son temps, ce peintre-gentilhomme était d'une grande distinction naturelle et d'une intelligence ouverte. Ces dispositions correspondaient à celles dont était doué le jeune Rubens et allaient permettre à Otto Venius d'exercer une grande influence sur son disciple. Il allait pouvoir corriger et imprégner de distinction la mâle ardeur cultivée chez Van Noort.

Comme l'écrit Gustave Vanzyne : « Avec une surprenante sagesse, Rubens prendra aux deux milieux si dissemblables, l'un peuple, l'autre aristocratique, ce qu'il convient de prendre : à l'un la force et l'avidité; à l'autre l'élégance et la compréhension; et de ceci accordé à cela, il fera de la vivante noblesse, des rêves grandissant les réalités. »

Otto Venius exerça également dans le domaine de la formation générale une influence considérable et bienfaisante sur son élève. C'est de ce passionné de la culture classique et des conceptions subtiles que Rubens tient ce penchant pour les sujets allégoriques, si fréquents dans son œuvre, et cette connaissance de l'histoire et de la mythologie qui allaient inspirer tant de ses tableaux.

De même, en collaborant avec son maître à la confection des théâtres, arcs de triomphe et groupes allégoriques commandés à Otto Venius par le Magistrat d'Anvers à l'occasion de l'entrée solennelle d'Albert et d'Isabelle, le 8 décembre 1599, Rubens allait acquérir le sens du décor dans lequel il devait plus tard exceller.

Il sortait donc de chez Otto Venius avec une personnalité complètement formée, combinant en elle par un dosage harmonieux les puissantes traditions de l'art national et les précieuses leçons de l'étranger. L'italianisme n'était pas pour lui, comme pour tant de peintres belges du XVI^e siècle, un but, que l'on s'efforçait d'atteindre par une servile imitation, mais un moyen de réaliser, par l'étude, la comparaison et la compréhension, des œuvres à la fois disciplinées et puissamment originales.

* * *

Ajoutons qu'avec le sens de l'harmonie et de la mesure qui lui fut toujours propre, Rubens parvint à combiner en lui deux autres tendances : l'esprit humaniste, qui avait trop souvent dégénéré en une sorte de néo-paganisme, et l'esprit de cette Renaissance catholique, improprement appelée Contre-Réforme, alors que c'était la véritable réforme, au sens étymologique et historique du terme, qu'avait réalisée l'Eglise par les décrets et les canons du Concile de Trente.

Ce que les jésuites étaient parvenus à faire dans le domaine des lettres, en se servant des chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité classique pour former dans leurs collèges les jeunes générations d'intellectuels catholiques aussi fervents que cultivés, Rubens allait le réaliser dans le domaine de l'art.

Si son père avait pu, un moment, être soupçonné de sympathies hétérodoxes, sa mère était restée toujours une fervente catholique. Cologne, où Rubens avait passé sa triste enfance dans la gêne

et l'exil, était la plus catholique des villes d'Allemagne. Ce sous les voûtes de la grandiose cathédrale, sous celles de Notre-Dame du Capitole et de Saint-Géréron, que son admirable mère, éducatrice accomplie, lui avait appris à chercher les consolations de la foi et l'exaltation mystique dans la contemplation des merveilles d'un monde meilleur. Lorsque Rubens arriva à Anvers en 1587, Farnèse venait depuis deux ans de rétablir le culte dans la cathédrale, si complètement dévastée par les iconoclastes. On était en pleine ferveur d'un renouveau catholique, renouveau auquel les progrès du culte marial avaient apporté un caractère de douceur et de poésie que n'avait pas suffisamment connu l'âpre et austère dévotion du Moyen-Age. C'est à cette Renaissance catholique, à cette dévotion à un Christ de bonté et de miséricorde et à sa sainte Mère, incarnation la plus sublime de la douceur féminine, que Rubens allait consacrer les plus nobles inspirations d'un art libéré à la fois des rigides formules médiévales et des serviles imitations de l'étranger. Son pinceau prestigieux, en imposant ses œuvres à l'admiration du monde entier, allait devenir un puissant moyen d'apostolat, tandis que ses compositions profanes et mythologiques devaient prouver qu'il y avait moyen d'être fervent catholique sans verser dans l'étroitesse d'esprit, ni dans la bigoterie.

* * *

C'était un peintre déjà complet que les doyens de la Gilde de Saint-Luc d'Anvers pouvaient en 1598 inscrire comme franc-maître. Ce jeune homme de 21 ans avait terminé ses études, le métier n'avait plus de secret pour lui, Otto Venius n'avait plus rien à lui apprendre. « Et comme l'opinion régnait déjà, dit la *Vita Petri-Pauli Rubenii*, que l'élève disputait au maître la palme de la primauté, l'élève éprouva un violent désir de voir l'Italie, afin de contempler de près les œuvres les plus célèbres des artistes anciens et modernes qui se trouvent sur cette terre et de se former le pinceau à leur étude. Il partit le 9 mai 1600. »

Ce départ pour l'Italie allait ouvrir une seconde période de la vie de Rubens. Maître déjà formé lorsqu'il arriva dans ce merveilleux pays de l'art et du soleil, il allait pendant huit ans s'y perfectionner au contact direct des chefs-d'œuvre de l'antiquité classique comme des maîtres de la Renaissance. Complétant ses études artistiques par des relations avec les plus beaux esprits de la péninsule, avec les membres les plus distingués de l'aristocratie italienne et de la Cour pontificale, avec les hommes d'Etat, les diplomates, les lettrés, les savants et les poètes, il allait, en développant ses dons naturels et en enrichissant l'acquit de sa première formation, se préparer à atteindre les plus hautes cimes du génie humain.

Vicomte CH. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

Les données du problème européen

I. L'ITALIE

La proclamation de l'unité italienne est de 1870 : il y a moins de trois quarts de siècle ! C'est dire que toutes les conséquences de ce *fait nouveau*, extrêmement important, de l'Histoire européenne n'ont pas encore été tirées.

Formés, pour la première fois depuis mille ans, en corps de nation, les lointains héritiers de la grande Rome auraient pu s'accommoder d'un destin médiocre comme l'Espagne ou comme la Suède. L'avènement du fascisme, émanation naturelle, expression fidèle de l'italianité orgueilleusement renaissante, est venu prouver, voici quatre lustres à peine, que cette éventualité doit être écartée à tout jamais. La patrie de Mussolini a choisi d'être une grande puissance : c'est de là qu'il faut partir pour analyser sa position vis-à-vis des événements actuels.

* * *

A partir du jour où, par exemple, les dirigeants de la péninsule se prononcèrent à la fois pour une politique d'expansion démographique et contre une politique d'émigration, il fut clair que de graves décisions étaient arrêtées dans leur esprit. Du moment que le Duce invitait ses compatriotes à croître et à multiplier sur un des sols les plus pauvres du globe; du moment aussi où ce profond homme d'Etat prenait le parti de consacrer aux armements des sommes énormes, prélevées sur le maigre revenu d'un des peuples les plus démunis de l'univers, c'est que l'ère de l'impérialisme italique allait s'ouvrir d'un moment à l'autre. Car une règle invariable, déjà en vigueur aux temps de Sésostris et de Nabuchodonosor, stipule que les sociétés humaines qui veulent s'affranchir et s'enrichir, commencent par se discipliner et par se restreindre.

Toute entreprise, avant de rapporter, exige une mise de fonds. Le totalitarisme fasciste — totalitarisme tout empirique et circonstanciel, à mille lieues du mysticisme nazi, qui engage les âmes et qui empiète sur la « catégorie de l'éternel » — n'est pas autre chose qu'une *méthode* grâce à laquelle l'Italie compte réaliser aujourd'hui son rêve séculaire de libération nationale. Car qui dit grande puissance, dit puissance indépendante. Pendant des siècles, les descendants des Etrusques, des Volsques, des Ligures avaient été paralysés par la peur des invasions et par la peur de la famine. Il faut voir les choses comme elles sont : tant que ces craintes ne seront pas définitivement écartées, la question italienne se posera en Europe, avec une acuité proportionnée à la force italienne.

Or, quelles sont les conditions minima de quoi dépend l'accession réelle de la péninsule au rang des « nations satisfaites » ? On ne découvre ces conditions qu'en imaginant une répartition nouvelle des domaines coloniaux et des points d'appui stratégiques, telle que l'Italie disposerait sans réserve ni contrainte : 1° de matières premières; 2° de capitaux; 3° d'une zone d'influence économique, en rapport avec l'activité normale d'une population de quarante à cinquante millions d'âmes. Cependant, tout cela demeurerait précaire dans le cas où la frontière des Alpes serait menacée, ou bien dans le cas où la Méditerranée pourrait être fermée à ses deux bouts. En d'autres termes, les intérêts de l'Italie postulent impérieusement, d'abord l'équilibre européen, qui

oppose et neutralise l'une par l'autre les deux puissances voisines, la France et l'Allemagne; ensuite l'éviction de l'Angleterre, en tant que portière et que contrôlease de la « mer latine »; enfin une certaine liberté d'allure dans les Balkans et, plus tard, dans le Proche-Orient.

* * *

De ces prémisses se déduit aisément l'attitude mussolinienne, tant dans la période 1931-39 qu'à l'égard du présent conflit.

Grande puissance révisionniste, la nouvelle Italie ne sera jamais dans le camp de ceux qui ont recueilli tout le fruit de la Victoire remportée en commun (1), et qui ont par conséquent intérêt à maintenir l'état de choses établi en 1919. Tout au moins, aussi longtemps que ceux-là ne payeront pas son concours du prix de son affranchissement total. Comme ce sacrifice impliquerait la renonciation des Anglais et des Français à des positions importantes, — Gibraltar, Bizerte, Malte, Chypre, Haïfa, Suez, — il est probable que l'alliance des peuples atlantiques et méditerranéens ne se conclura, sur ces bases, qu'à la faveur d'un choc psychologique dont résulterait un bouleversement complet des traditions politiques en vigueur à Paris et à Londres. Ce choc, dans l'esprit des dirigeants de Rome, ne saurait être produit que par l'échec de la « guerre préventive » déclarée à l'Allemagne par les Alliés.

Qu'est au juste cette guerre sinon une dernière tentative de maintenir les nations occidentales dans leur rôle d'organisatrices et de protectrices de l'Europe, style Lloyd George-Wilson-Clemenceau. A l'estimation du Duce, rien n'est moins vraisemblable que le succès d'une telle tentative, dont le plan ne tient pas compte des énormes changements survenus sur le Continent depuis la signature du traité de Versailles. Cependant l'Italie, qui tirerait avantage de la déconvenue anglo-française, et qui par conséquent doit la souhaiter, ne saurait ni contribuer en personne à la provoquer, ni perdre de vue les dangers incontestables que cet épilogue pourrait susciter indirectement sur les Alpes et dans les Balkans.

En premier lieu, les conquérants de l'Abyssinie et de l'Albanie doivent essayer de se tenir à tout prix en dehors de la conflagration, parce que l'armature sociale, économique, financière et militaire, édifiée par le néo-nationalisme en chemise noire, est encore trop fragile pour s'exposer au feu d'une grande guerre européenne. De toutes les grandes puissances, l'Italie est celle qui s'userait le plus vite à pareil jeu, et qui, partant, arriverait la plus affaiblie au règlement final, où elle a le plus à demander. En deuxième lieu, l'écrasement éventuel des nations alliées rendrait impossible pour longtemps tout équilibre européen, ce qui remettrait immédiatement en question tous les bénéfices obtenus par Rome en Méditerranée. En troisième lieu, la non-belligérance italienne a contraint le partenaire de l'Axe à se procurer un allié de rechange; or le salaire réclamé par cet allié risque d'être imputé sur le patrimoine balkanique, sur lequel également l'Italie se reconnaît un droit de préemption.

* * *

Pour toutes ces raisons, il était donc à prévoir que le gouvernement fasciste :

1° resterait neutre vis-à-vis du conflit anglo-franco-germa-

(1) On a contesté cette « grande déception » de l'Italie, en alléguant l'étendue des territoires qui lui furent attribués en vertu des traités de paix. Il est clair que l'annexion de Trente et de Trieste, pas plus que la disparition de l'Autriche-Hongrie, ne changeaient rien d'essentiel à la *position* du peuple italien dans le monde, et que pourtant c'était pour améliorer cette position que ce peuple s'était rangé aux côtés des Alliés; dont coût près d'un million de morts.

nique, mais selon les règles d'une neutralité moins favorable à l'Allemagne que défavorable à ses adversaires;

2° se servirait de cette hostilité foncière, mais latente, tantôt comme d'un atout diplomatique, tantôt comme d'une menace militaire et navale, tantôt comme d'un instrument de propagande, à base d'« idéologie » ou de sentiment (les thèmes fallacieux de la communauté de régime, de l'anticommunisme et de la solidarité occidentale permettant d'infinies combinaisons);

3° freinerait toutes les initiatives allemandes du genre « catastrophique », initiatives dont personne ne sait comment elles pourraient tourner;

4° manœuvrerait dans les Balkans de manière à contrecarrer à la fois les visées russes et les visées alliées : cela ne se peut qu'en poussant la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie à ravitailler le Reich, sans aliéner leur indépendance politique;

5° s'arrangerait pour que le conflit durât un certain temps (il faut que l'imagination européenne ait été suffisamment secouée pour que la question de la paix puisse être posée sur une très large base), et ne se prolongeât pourtant pas outre mesure (la civilisation est en danger, et la guerre coûte aux Italiens plus qu'elle ne leur rapporte).

* * *

La valeur d'une telle politique vient avant tout du fait qu'il n'y a pas de solution concevable aux problèmes évoqués par la grande crise de notre Continent, en dehors de l'Italie, laquelle, dans tous les cas, a quelque chose à gagner et rien à perdre.

Sans elle, personne ne peut remporter une victoire digne de ce nom; sans elle, il est impossible de conclure un compromis un peu sérieux et un peu stable, puisque la force italienne commande seule la plaine danubienne (point faible de la cuirasse germanique) et de la Méditerranée centrale (point sensible de l'Empire britannique).

Le revers de la médaille est constitué par la difficulté d'accorder l'entente italo-allemande, nécessaire aussi longtemps que la nouvelle Europe ne sera pas organisée, avec l'antagonisme italo-russe.

Il résulte aussi de ce qui précède que, contrairement à ce que chacun pense, la question méditerranéenne sera beaucoup plus difficile à résoudre, à la fin de cette guerre, que la question de l'Europe centrale. La pierre d'achoppement de l'éventuelle Conférence de la Paix pourrait bien ne s'appeler ni Pologne, ni Finlande, mais Tunisie ou Chypre. Et c'est en Egypte — lieu géométrique des préoccupations italiennes concernant l'Abysinie, la Lybie, la Proche-Orient et le canal de Suez — qu'il faudrait alors chercher sans doute le motif ou l'occasion de futurs conflits.

ROBERT POULIT.

La revue catholique des idées et des faits

la revue belge d'intérêt général la plus vivante,
la plus actuelle, la plus répandue.

Elle renseigne sur tous les problèmes religieux,
politiques, sociaux, littéraires, artistiques
et scientifiques.

Fragments d'histoire de la politique vaticane pendant la guerre 1914-1918⁽¹⁾

ANNÉE 1916 (suite)

Février.

L'opinion publique italienne s'est montrée, dès le début des hostilités, particulièrement sympathique à la cause belge. Seuls quelques organes catholiques ont fait exception, notamment le *Corriera d'Italia* qui, en 1914, a refusé d'insérer l'annonce d'une messe pour le repos de l'âme des prêtres belges fusillés par les envahisseurs.

Le Pape n'ayant pas cru devoir élever une protestation formelle contre la violation de neutralité, la rédaction de ce journal pensait probablement faire sa cour en opposant ce refus scandaleux. De même il n'était pas rare d'entendre dire au Vatican que la Belgique, en résistant au passage des Allemands, avait mérité son sort : elle n'avait qu'à laisser faire.

Depuis cette année l'unanimité de la presse est acquise à des sentiments plus honorables. Elle est due, au moins pour partie, à l'exemple et à l'activité du ministre de Belgique auprès du Saint-Siège, M. Van den Heuvel. Il a obtenu du Vatican des démarches auprès de Guillaume II pour faire cesser la déportation barbare de la population civile. Il est l'instigateur d'une brochure illustrée, signée de son ancien secrétaire, M. Henri Davignon et intitulée *La Belgique et l'Allemagne*, très répandue à Rome.

Il se peut que les convictions religieuses, très profondes, de M. Van den Heuvel influent sur le jugement du diplomate. A cette réserve près, il me paraît un des interlocuteurs les plus sagaces qu'on puisse trouver, à la recherche des mobiles de la politique du Saint-Siège. « Cette politique, me dit-il, n'escompte pas le succès des Empires centraux, et j'ai peine à croire qu'elle soit de connivence avec eux. Elle me semble plutôt épier ou faire surgir les occasions de réunir en faisceau les forces morales qui peuvent contribuer à la prompte cessation du conflit. Elle fait état de l'influence catholique surtout chez les neutres, aux Etats-Unis, en Suisse, en Hollande, peut-être en Espagne. Quant à mon pays, ce serait trop lui demander, en l'état présent des choses, que de prêter son concours à cet effort de pacification. Mais je me tiens pour assuré que le Pape inclut dans son programme les justes réparations auxquelles nous avons droit, ne fût-ce que pour éviter que l'acuité particulière de la question belge ne forme obstacle à un règlement général. Telle est, du reste, l'impression dont je fais part à mon gouvernement. »

(1) Voir la *Revue catholique* du 22 mars.

Une erreur de composition s'est glissée dans les premières lignes de ces « Fragments », celles où il est question de l'élection de Benoît XV. Une phrase qui avait été supprimée avec d'autres ayant trait à cette élection, a été maintenue par inadvertance et a échappé au correcteur. Evoquant l'élection de Pie X en 1903, l'auteur y rappelait le veto autrichien contre le cardinal Rampolla. Les quelques lignes supprimées, dont cette phrase faisait partie, relataient la « lutte » au conclave d'août 1914, entre le cardinal Ferrata, candidat des cardinaux de curie, et le cardinal Maffi, candidat des cardinaux-évêques résidentiels. Un accord intervint sur le nom du cardinal de la Chiesa (Benoît XV).

Le maintien dans le texte imprimé de la seule phrase en question a l'air de faire commettre à l'auteur un tel anachronisme qu'il en devenait « impossible » sous sa plume. Aussi les lecteurs avertis auront-ils deviné qu'il ne pouvait s'agir que d'une interpolation, interprétation que la ligne de points — signe d'une suppression — suggérait d'ailleurs très vite.

Mars.

Le cardinal Mercier vient d'arriver à Rome. Il y était attendu dès le mois de décembre dernier, d'après la version officielle, pour collaborer à la réforme de la Commission des Hautes Études ecclésiastiques, dont il fait partie. Mais personne ne croit, et les Allemands moins que les autres, à cette interprétation bénigne. L'ajournement du voyage est donc dû vraisemblablement à des objections du général von Bissing, gouverneur militaire de Belgique, suivies de tergiversations sur le choix d'un itinéraire.

On prétend que le gouvernement de Berlin, en dernier lieu, aurait offert à l'archevêque de Malines un train spécial, s'il consentait à passer par l'Allemagne. L'Angleterre et la Hollande auraient aussi proposé leurs bons offices. En fin de compte, le cardinal Mercier a passé par la Suisse.

Il a bien voulu me recevoir au couvent de San Alfonso, chez les Rédemptoristes, dans une petite pièce de simplicité toute monacale. Il a grand air, sous des dehors ascétiques. L'accueil est ouvert, séduisant, émouvant presque. La conversation fait sentir qu'il a été un moment partagé entre la crainte de paraître déserteur, ne fût-ce que pour peu de temps, le poste d'honneur qu'il occupe chez ses compatriotes, et le désir de prendre, à un autre poste, attitude de militant. Cette attitude est bien celle qu'on lui attribue dans toute l'Italie, où la presse, sans distinction de parti, le comble d'égarés.

Il me parle longuement des épreuves de son pays, de ses innombrables démêlés avec le général von Bissing, du tenace espoir qu'il conserve dans la victoire des Alliés. « — Et votre retour, Eminence? lui dis-je. Les Allemands ne s'y opposeront-ils pas? Ne sont-ils pas capables de se venger de l'éclat de votre séjour à Rome en vous arrêtant à la frontière? »

« — C'est tout ce que je demande, répond-il posément. Ils iront au-devant de mes plus chers désirs en mettant la main sur un Prince de l'Eglise. Vous me voyez prêt à tout. »

Le cardinal Gasparri, à qui je fais part de la forte impression que m'a laissée cet entretien, acquiesce d'un hochement de tête un peu banal. Une violence exercée contre un Prince de l'Eglise n'entre pas du tout dans son programme. Je me doute qu'il a fait le nécessaire à Berlin par le nonce de Munich pour éviter cet accident. Il s'étend sur ce que le Primat de Belgique a été admis à plusieurs audiences par le Souverain Pontife pendant son bref séjour. Mais on sent qu'il éprouve quelque soulagement à le voir s'éloigner.

* * *

Le vicaire général de Varsovie, Mgr Pzewzicki, vient d'être reçu par le Pape. Dans les conversations particulières il peint sous des couleurs désolantes la situation du peuple polonais, en proie à la famine, aux épidémies, accablé de destructions matérielles. En ce qui concerne les intérêts catholiques, il appuie qu'ils ne sont pas plus ménagés par les occupants que par le gouvernement russe. Il appuie même sur ce que l'autorité allemande a des faveurs pour la presse juive.

Il redoute aussi les infiltrations protestantes, dont il fait remonter l'origine au comte Tisza, ami personnel de l'empereur d'Allemagne. Le comte Festetics et le baron Albert Nyary ont bien fondé un Comité polono-hongrois qui affecte de s'inspirer des traditions communes aux deux peuples. Mais le comte Jules Andrassy, beaucoup plus influent, fait écrire dans la *Neue freie Presse* que le moment serait favorable pour rattacher une partie de la Pologne russe à la Galicie autrichienne.

Les sentiments personnels du Pape, au contraire, se sont fait jour, dès la fin de l'année dernière, par une invitation à l'épiscopat

des trois Polognes, insérée dans l'*Osservatore romano*. Il leur conseille un appel collectif à la charité des catholiques du monde entier. Le terme *Polonia integra* figure dans ce document.

Juin.

On ne saurait dire que le repli des troupes italiennes, dans la région du Trentin, cause de la surprise au Vatican. Il répond trop aux prévisions du milieu où l'on a toujours considéré que l'Italie engageait une partie inégale contre l'Autriche.

On m'assure qu'un émissaire de M. Giolitti s'est présenté à la Secrétairerie d'Etat et qu'il a tenu le langage suivant :

« Vous avez eu tort, une fois la guerre déclarée, de ne pas freiner le mouvement qui portait les catholiques à s'accommoder de l'intervention, sous prétexte que tel était désormais le devoir qui s'imposait à leur patriotisme. Il eût fallu vous en tenir à la réserve qui nous était commune et qui n'était que prudente. Si les choses tournent mal, tournaient mal, vous regretteriez d'avoir laissé échapper l'occasion de montrer le Saint-Siège mieux avisé que le gouvernement royal dans l'interprétation des véritables intérêts du peuple italien. Ce sont les socialistes qui profiteraient de l'aubaine. »

* * *

Au Vatican on accorde encore moins d'intérêt à l'irrédentisme serbo-croate qu'à l'irrédentisme italien. Pourtant l'interview que vient de donner M. Patitch au *Times* et la visite de cet homme d'Etat au Pape sont l'objet de quelque attention.

M. Patitch non seulement a donné l'assurance que le futur Etat yougoslave respecterait le sentiment religieux et les droits de l'Eglise romaine tant chez les Croates que chez les Slovènes. Il a touché une corde sensible en faisant remarquer que cet Etat « à la fois balkanique et appendice de l'Europe centrale » ne ferait plus partie de la clientèle russe au même degré que le modeste royaume de Serbie.

La Curie romaine, dans l'ensemble, ne fait guère crédit à la constitution d'un Etat yougoslave. Elle se demande plutôt si la Serbie fera encore longtemps figure sur la carte du continent.

* * *

Le gouvernement des Pays-Bas vient d'accréditer auprès du Pape le comte van der Nispen Savenaer, ancien président de la Chambre des députés. Il n'y a guère apparence que ce choix ait été dicté par un intérêt religieux, l'épiscopat hollandais lui-même ne se souciant pas d'échanger son indépendance actuelle contre l'état nouveau qui résulterait de la présence d'un nonce.

On attribue à la mission du comte van der Nispen un caractère surtout politique. Le Saint-Siège compte toujours sur le concours des neutres pour aboutir à la pacification. Le gouvernement des Pays-Bas apprécie ces dispositions. Peut-être aussi entretient-il l'arrière-pensée d'offrir La Haye comme siège de la future Conférence de la Paix.

Juillet.

Mgr Kouyounian, archevêque de Chalcédoine, réfugié à Rome, me communique une longue liste des prélats ou chefs de missions catholiques en Asie Mineure qui ont été emprisonnés, pendus ou en fuite. Beaucoup de lettres adressées à des religieux font retour à la Propagande avec la mention : *Introuvable*.

Le gouvernement jeune-turc insiste auprès de Mgr Dolci pour obtenir la substitution de missions allemandes aux missions françaises. C'est le seul moyen, donne-t-il à entendre, d'obtenir que

Chauffez-vous au
COKE de TERTRE
(100 % belge)

le meilleur et le moins cher
des combustibles

Spécialement recommandé aux
Communautés religieuses,
Pensionnats et Instituts

Demandez-le à votre fournisseur
habituel ou écrivez à

Coke & Sous-Produits de Tertre
(Comptoir Commercial) S. A.
48, rue de Namur, Bruxelles

Allocations Familiales

1° A charge des patrons et au bénéfice des appointés et salariés. (Loi du 4 août 1930).

2° A charge et au bénéfice des commerçants, professions libérales, artisans et autres travailleurs indépendants. (Loi du 10 juin 1937).

Caisse de compensation pour Allocations Familiales
et Caisse mutuelle d'Allocations Familiales



“LA FAMILLE,,

Agréées par l'Etat
(Arrêtés royaux des 27 octobre 1931
et 14 septembre 1938.)

26, rue du Boulet

BRUXELLES

Les Vice-Présidents :

G. Pilleart,
L. de Moester,
J. Herinokx.

Le Président :

V. Wauquez.

Renseignements gratuits sur simple demande. Tél. 11.81.90 (3 lignes)



Un baptême chic est toujours signé **NEUHAUS**

Présentation et qualité incomparables
23-25-27, Galerie de la Reine, Bruxelles - Téléphone 12.63.59

Maison SAINTE-ANNE

Clinique chirurgicale - Maternité

dirigée par les Sœurs du Très Saint-Sauveur

14, place de la Vaillance - ANDERLECHT

Téléphones 21.35.19—21.45.90.

Salles communes et Chambres particulières

Établissements P. COLLEYE, s. a.

GRANDE DÉCORATION
SCULPTURE-STAFF
AMEUBLEMENT
TRANSFORMATIONS

18, RUE DES DRAPRIERS
BRUXELLES

Tél. 11.69.75



LE "MOSAN"

Poêle breveté dans tous les pays

SPÉCIALEMENT construit pour
le chauffage des grands locaux
ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

**et absolument sans
danger**

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE
HUY (Belgique)

ATELIERS POLICER

V. Policer & O.-F. Saint-Remy

136, rue des Coteaux, BRUXELLES — Tél. : 15,94.07

Département A Argenture et réargenture
Chromage, nickelage, bronzage,
cuvrage, etc.

Département B Meubles en tubes et en acier :
tabourets, chaises, fauteuils,
tables, pupitres, bancs, lits, armoires, etc., pour cou-
vents, écoles, colonies (Missions).

NEUMANN & Co

LIÈGE, rue Saint-Remy, 5 et 7 (Place Saint-Paul)

TÉLÉPHONE 100.32

Compte Chèques Postaux 305.812

A B C Code 5^me et 6^me Ed.

Registre du Commerce N° 90

GROS — DÉTAIL

JOUETS

OSTENDE- DOUVRES

première ligne anglo-continentale

pour le trafic des voyageurs et des automobiles



M/s Prince-Baudouin (1934) et Prins-Albert (1937)

CONFORT — RAPIDITÉ — RÉGULARITÉ

NOMBREUSES RÉDUCTIONS DE TARIFS

Transports d'autos à prix modérés
par paquebots à passagers et car-ferry

En été, excursions maritimes d'un jour
à des prix extrêmement modiques

Renseignements aux principales stations du pays
et Agences de voyages

leurs immeubles, confisqués ou mis à l'encan, soient rendus à leur destination naturelle.

Mgr Dolci résiste et il a trouvé un moyen ingénieux, paraît-il, pour persuader les Turcs de laisser ces immeubles à la disposition de leurs possesseurs légitimes. S'inspirant de la législation musulmane qui protège les *Vakoufs*, il argue de ce que le Pape est le chef suprême de la communauté catholique et que c'est le déposséder lui-même que de s'emparer des biens des Congrégations incorporées à cette Communauté. La thèse est plus que douteuse au point de vue canonique, mais on raisonne comme on peut, en ce moment, sur les bords du Bosphore.

Mgr Pacelli ne cache pas qu'il est l'objet de démarches allemandes tendant à évincer la France de son protectorat séculaire en Orient. La *Gazette de Cologne* va jusqu'à étayer cette thèse sur une allégation brutale : « Après la guerre la France comptera trop de vides dans son personnel missionnaire pour subvenir aux besoins religieux qui se feraient sentir en Orient. Il est donc de l'intérêt catholique même que l'Allemagne prenne sa place. »

Septembre.

Je fais la connaissance du très sympathique attaché naval de la Légation du Japon à Rome, M. Yamamoto. Il fait partie de l'infime minorité, parmi ses compatriotes, qui professe la religion catholique et avec une conviction, une ferveur qui tiennent de la primitive Eglise. Il passe d'ailleurs pour un officier émérite.

Il me met au courant de rumeurs d'après lesquelles le Mikado ne serait pas éloigné de se faire représenter officiellement auprès du Saint-Siège, moyennant que le Pape, de son côté, étendît du côté politique les pouvoirs attribués à son délégué apostolique au Japon, et qui sont presque exclusivement de caractère religieux.

On peut dire que la Propagande a les yeux partout. Même en temps de guerre, elle ne se désintéresse pas de l'avenir de l'apostolat en Extrême-Orient.

Pour ce qui touche à la pratique individuelle du culte catholique, M. Yamamoto m'assure que son gouvernement est libéral. Il exige bien, de temps en temps, de tous les fonctionnaires, des diètes qui sentent bien un peu le paganisme. Mais il y a les subterfuges.

* * *

Novembre.

La proclamation d'après laquelle les Empires centraux seraient d'accord pour ériger en royaume la Pologne occupée trouva assez sceptiques les milieux du Vatican, sauf ceux où prédominent les sentiments germanophiles. On note qu'aucun membre de l'épiscopat ne figure dans la députation polonaise qui s'est rendue successivement à Vienne et à Berlin. On ne relève qu'à titre anecdotique la rumeur qui assigne comme candidats au nouveau trône le prince Léopold de Bavière ou l'archiduc Charles-Etienne.

De l'entretien que je viens d'avoir avec le cardinal-secrétaire d'Etat, il semble émerger deux préoccupations. L'une a trait à la situation tragique des Polonais que le gouvernement allemand prétend enrôler dans ses propres troupes, et qui, s'ils étaient faits prisonniers par les Russes, encourraient les peines de la trahison. L'autre touche à la promesse d'autonomie qui vient d'être faite à la Galicie autrichienne.

« — Si cette promesse est sérieuse, me dit le cardinal, elle ouvre une brèche dans la tradition constante de la Maison des Habsbourg, hostile au principe des nationalités. Par cette brèche peuvent passer les revendications tchèques et yougoslaves. Quant aux Magyars, ils n'ont besoin ni d'exemple, ni d'encouragement pour réclamer à leur tour l'autonomie la plus complète.

» Au reste, il y a quelque chose d'inquiétant dans la coordi-

nation étroite de leur politique avec celle de l'Allemagne. Il est permis de croire que cette dernière puissance, en cas de victoire, envisage une Europe centrale nouvelle, dans laquelle, appuyée sur une Hongrie et une Pologne autonomes, elle ne laisserait plus à l'Autriche que l'ombre d'une existence digne de son passé. »

A ce moment je m'entends poser une question à laquelle je ne me reconnais aucune qualité pour répondre : « — Croyez-vous que la France désire le démembrement de l'Autriche? »

Décembre.

M. de Bethmann-Holweg, en annonçant au *Reichstag*, le 12 décembre, qu'il venait de faire parvenir aux puissances de l'Entente une invitation à ouvrir des négociations de paix, a causé au Vatican selon les uns une agréable surprise, selon les autres une confirmation de ce qu'il croyait déjà savoir. Et quand on objecte, dans ce milieu, que l'ouverture est dénuée de tout intérêt concret, ce qui laisse à douter de sa sincérité, on s'entend répondre : « Les conditions de la paix ne ressortent-elles pas assez clairement de l'état actuel des choses? »

A la Belgique, il suffisait d'assurer une *restitutio in integrum*; à la France, l'évacuation des territoires occupés et une partie de la Lorraine; à l'Italie, quelques rectifications de frontières du côté du Trentin ou même, simplement, le *statu quo*; à la Serbie, le retour à l'état antérieur; à la Russie, une compensation du côté de l'Arménie — le tout, dans certains cas, avec indemnités.

Quant à l'opportunité de la démarche des Empires centraux, on la tient pour indiscutable. La prolongation de la guerre mène droit à un épuisement général. L'Italie donne des signes de lassitude. La France vient de soutenir devant Verdun un effort sublime, mais sans conclusion stratégique. Quant à l'Autriche, *il est temps d'aviser à ses destinées*. François-Joseph vient de mourir, les nationalités s'agitent et qui sait quel cours peuvent prendre les événements intérieurs?

Ce dernier argument me semble trouver le cardinal Gasparri particulièrement éloquent. C'est la seconde fois qu'il me tient un langage ouvert sur les dangers que l'Allemagne fait courir à son alliée, et qu'il manifeste des appréhensions, même de caractère religieux, sur le sort de l'Europe, si cette puissance devenait réellement hégémonique. Le scandale des déportations civiles en Belgique et en France, la complicité des Allemands dans les cruautés du gouvernement jeune-turc, le caractère implacable qu'ils ont imprimé à la guerre, semblent, cette fois, avoir porté sur l'avenir les regards de Son Eminence, pour peu que l'Allemagne trouve la carrière libre, à la suite d'une paix qu'elle aurait dictée. Il vaut mieux, semble-t-il dire, ne pas laisser échapper l'occasion de lui opposer des contrepoids.

* * *

L'allocation que le Pape a coutume d'adresser la veille de Noël aux membres du Sacré Collège se place cette année à une date extrêmement rapprochée de la soi-disant ouverture de paix des Empires centraux et de la note du Président Wilson aux belligérants et de celle du Conseil fédéral suisse. On peut se demander si l'exégèse que Benoît XV tire de la parole évangélique *Paix aux hommes de bonne volonté* ne relève pas la coïncidence. Il le fait, en tout cas, sous une forme religieuse et même mystique qui exclut le dessein d'un rapprochement volontaire, et qui même paraît tendre à en écarter l'idée.

Les commentaires de la presse catholique sont beaucoup moins réservés. Le *Corriere d'Italia*, qui place sans doute sur le même plan la « bonne volonté » des Empires centraux et celle du Président des Etats-Unis, augure que, pour la première fois « la fête

de Noël voit se dessiner un mouvement sérieux en faveur de la paix ». Dans le même sens abonde le petit groupe des députés catholiques au Parlement, qui fait parvenir une adresse au président du Conseil.

L'*Action catholique* italienne met en branle ses divers organes pour donner à espérer que la paix est proche.

Il faut convenir que le gouvernement royal n'est pas sans mérite, quand il s'efforce de tenir l'opinion, chez lui, à la hauteur des événements, en dépit des courants qui continuent à se ressentir de l'aspiration initiale à la neutralité.

ANNÉE 1917

Janvier.

L'échec des propositions des Empires centraux au cours des dernières semaines de 1916 ne semble pas avoir attiédi le zèle du Vatican en faveur d'une paix de compromis. Sans qu'il soit possible de discerner s'il a été mêlé à l'inspiration ou à la préparation de cette démarche suspecte, il continue à se porter caution de son opportunité.

Que ne dit-on pas à ses nonces de Vienne et de Munich? Sans doute leur a-t-on donné à entendre qu'une paix conclue sur l'initiative des Empires centraux permettrait de poser la « question romaine » sur le plan international.

Peut-être leur trace-t-on, de l'Europe de demain, une esquisse séduisante pour le prestige du Saint-Siège et les intérêts de l'Eglise. C'est déjà quelque chose que s'éloigne la perspective de l'hégémonie russe sur l'Orient. En Occident, on pourrait compter sur la catholique Autriche et, en Allemagne, sur le Centre, pour contraindre le gouvernement italien à céder sur le principe unilatéral de la loi des garanties.

* * *

Dans la nuit du 5 au 6 janvier, Mgr de Gerlach, camérier participant, protégé personnel de Benoît XV, a quitté Rome, se dirigeant vers la Suisse, entre deux agents de la Sûreté. On ne doute pas que cet exode soit la conséquence de découvertes fâcheuses pour ce personnage, au cours d'une instruction ouverte contre un certain Ambrogetti, soupçonné d'avoir pris part à un attentat, dans le port de Tarente, contre les navires de guerre *Benedetto, Brin* et *Leonardo de Vinci*.

Presque aussitôt on apprend qu'Ambrogetti a été mis en liberté sous caution. La coïncidence donne à penser que la Secrétairerie d'Etat et le Quirinal se sont trouvés d'accord pour amortir l'éclat d'une affaire dont le cours normal aurait surexcité l'opinion publique. Déjà, dans certains milieux populaires de Rome, le bruit s'était répandu que le Vatican couvrait une agence d'espionnage. Il n'était que prudent pour les deux pouvoirs de ne pas laisser les choses aller plus loin.

Le cardinal Gasparri s'élève devant moi contre la supposition que Mgr de Gerlach se soit rendu complice d'un crime d'Etat. Tout au plus admet-il que ce prélat n'ait pas été assez réservé dans ses relations avec des agents secrets de l'Allemagne, restés à Rome.

* * *

Par la plume de son directeur, le comte Gentili, le *Corriere d'Italia* admet que l'ouverture de la succession de l'empereur François-Joseph laisse entrevoir une nouvelle phase de la politique intérieure austro-hongroise. Il lui semble que Charles I^{er} a raison de procéder à une sorte de « toilette politique » (*sic*) dont il relève divers indices : voyage du comte Goluchowski en Suisse; envoi d'une mission spéciale du roi de Bavière; sur-

tout réception à Budapest du chef du parti socialiste, etc. Il fait aussi état des sentiments personnels, bien connus, de l'impératrice Zita, et de l'influence qu'elle peut exercer sur son mari.

Une remarque de plus : la note du 12 janvier, dans laquelle, les Alliés exposent leurs buts de guerre, a excité la colère de Guillaume II et déchaîné de nouvelles violences de presse pan-germaniste, tandis que Charles I^{er} a gardé le silence. Pourtant, observe notre auteur, cette Note contenait moins de menaces à l'adresse de l'Allemagne qu'à celle de l'Autriche. Mais la réaction, à son estime, ne saurait être aussi vive chez un jeune souverain « qui regarde la paix comme le plus beau rêve de son règne naissant ». Tout ceci pour conclure que peut-être le nouvel Empereur s'emploiera à réaliser ce rêve.

* * *

La note antérieure du 22 décembre du président Wilson n'a guère l'audience de la Cour romaine. On lui reproche de ne suggérer qu'une « procédure de sondages ». Evidemment elle aurait été mieux accueillie si, au préalable, M. Wilson s'était mis d'accord avec le Saint-Siège. On laisse voir qu'on l'avait un peu espéré.

Février.

La nouvelle de la rupture des relations diplomatiques entre les Etats-Unis et l'Allemagne n'a certes pas été agréable au Vatican, qui, d'après certaines rumeurs, aurait usé du crédit de Mgr Bonzano, délégué apostolique à Washington, pour dissuader M. Wilson de s'immiscer, sous une forme quelconque au conflit actuel. Toutefois, on se refuse à voir dans cette décision le prélude d'un acte de belligérance.

On appuie sur ce que, dans la dernière partie de son discours au Congrès, le président a fait allusion aux sentiments bienveillants de ses compatriotes à l'égard de l'Allemagne. On lui prête même le dessein d'interdire la sortie des ports américains aux bateaux chargés de matériel ou de ressources alimentaires à destination des puissances en conflit. On croit savoir certains neutres disposés à en faire autant, pour conclure que la généralisation de cette mesure rendrait désormais la guerre sous-marine à peu près sans objet, et qu'elle finirait par acculer les belligérants à une « paralysie générale » (*sic*).

Au fond on tient quelque rigueur au président des Etats-Unis de ne pas s'être concerté avec le Saint-Siège en vue d'une médiation. On prête à un haut dignitaire de la Secrétairerie d'Etat ce propos léger — « Des catholiques italiens sont venus se plaindre à nous de ce que M. Wilson se réserve la *primauté morale*. Nous leur avons répondu que les Américains ont une façon un peu particulière de rendre leur pensée. »

A d'autres on se borne à dire : « Si la grande République américaine intervenait au conflit, elle garderait pour ses besoins propres tout ce qui lui est nécessaire en armes, munitions et provisions. Les Alliés seraient les premiers déçus, puisqu'ils n'auraient plus à compter sur ces précieuses fournitures. »

* * *

L'occupation de la Pologne russe par les troupes allemandes pose — quant à l'avenir — une question qui trouve les milieux du Vatican particulièrement attentifs. On devine dans la conversation un réveil des sympathies que la Cour romaine a toujours éprouvées pour la cause de la reconstitution de la nation polonaise, dont l'unité, au point de vue catholique, a survécu au démembrement. Mais l'hypothèse paraît si hardie qu'on ne s'y arrête guère. Et puis elle est difficile à concilier avec les sentiments actuels qu'on porte aux Empires centraux.

Le cardinal Gasparri remarque que la proclamation dans laquelle ces Empires font entrevoir l'autonomie de la Pologne pourrait bien n'être qu'une réplique à la même promesse émanant du gouvernement provisoire russe. Ces Empires sont-ils d'accord, me dit-il, sur le statut du nouvel Etat, sur la personne du souverain qui serait mis à sa tête? On parle d'un archiduc, ou, plus simplement, d'une union personnelle avec l'empereur d'Autriche. Mais les Allemands s'accommoderaient-ils d'une union qui s'étendît au delà des frontières de la Galicie, déjà autrichienne? Bref, il est sceptique.

Je cherche à prendre contact avec des notabilités de l'ancienne colonie polonaise à Rome. Presque toutes sont déjà passées en Suisse. On signale, il est vrai, la prochaine arrivée de Mgr Zalewski, très écouté au Vatican, ami personnel du cardinal Ledochowski. Mais il vient de remplir une mission de plusieurs années aux Indes en qualité de délégué apostolique, et il doit être fort peu au courant des affaires de son pays.

Par contre, on a des nouvelles de Mgr Kolowski, archevêque de Varsovie, qui vient d'être appelé à siéger dans le Conseil de Régence. Il a protesté, à ce titre, contre la proposition allemande de faire déclarer par la Pologne occupée, la guerre à la Russie. à plus forte raison contre l'enrôlement de force des Polonais dans les armées de Guillaume II. Il aurait répondu aux avances du général von Boessler par ce propos: « Les destinées de notre peuple n'ont jamais été plus incertaines. »

(A suivre.)

CHARLES LOISEAU.

Le Christianisme et le Problème allemand

Inutile de présenter M. Foerster à des lecteurs que nous avons entretenus maintes fois de sa clairvoyance et de son beau courage. Ce grand Allemand — un des meilleurs connaisseurs de son pays — n'a cessé de crier « casse-cou » aux vainqueurs de 1918. Hélas! que n'écoutait-on ce prophète qui a vu et qui voit se produire tout ce qu'il avait annoncé!...

L'hebdomadaire catholique anglais The Tablet, ayant publié, depuis la guerre, une série d'articles sur l'Allemagne d'après la plume d'émigrés allemands, M. Foerster vient de leur répondre par des considérations qui ne manqueront pas d'intéresser au plus haut point nos lecteurs. C'est qu'en Belgique aussi il s'est trouvé, et il se trouve encore, pas mal d'esprits qui déploraient et qui persistent à déplorer que l'on n'ait pas traité plus généreusement l'Allemagne dite de Weimar. L'autre jour encore la Cité Nouvelle — où sévissent bien des cœurs généreux mais qui se trompent à peu près sur tout!... — vaticinait assez follement d'ailleurs à ce propos. Les remarques si pertinentes d'un Foerster feront-elles voir plus clair? Rien n'est moins sûr car « à gauche », si on sent fort, on ne raisonne guère. Et sur un contenu sentimental les arguments et même les faits ont peu de prise. N'empêche que l'œuvre d'un Foerster restera dans l'histoire de l'entre-deux-guerres comme un témoignage accablant de l'inconcevable et inexcusable aveuglement de notre pauvre époque. (N. d. l. r.)

I. — LES RESPONSABLES DE L'AVÈNEMENT DE HITLER

Le directeur du *Tablet* a eu l'amabilité de m'envoyer quelques numéros de sa revue contenant des articles sur la question allemande, beaucoup écrits par des réfugiés allemands, et j'accepte volontiers de répondre à l'invitation amicale par laquelle il me demande mon sentiment à leur sujet.

Pour l'information du lecteur, que l'on veuille bien me permettre de rappeler tout d'abord que je lutte depuis plus de quarante ans contre les influences néfastes qui ont détourné mes compatriotes de leurs meilleures traditions et de l'âme même de leur histoire; que dans mes écrits j'ai prédit presque tout ce qui est arrivé en Allemagne, et que je crois donc avoir quelque droit à n'être pas taxé d'incompétence en la matière.

Dans divers articles écrits par des Allemands pour le *Tablet*, j'ai noté que leurs auteurs acceptent la thèse, trop connue et souvent répétée, adoptée par les Allemands de gauche comme par les chrétiens d'Allemagne, que l'avènement de Hitler est dû avant tout au Traité de Versailles et au refus des puissances occidentales de faire les concessions nécessaires.

Cette thèse est absolument fautive et elle néglige le fait central que l'hitlérisme est essentiellement l'aboutissement logique d'un siècle d'erreurs allemandes. L'hitlérisme défend très exactement tout ce que le pangermanisme proclame depuis 1848. Aucune concession, si généreuse eût-elle été, aucun oubli de ce qui se passa de 1914 à 1918, aucun abandon de garanties vitales et aucune collaboration, même la plus libérale, à une nouvelle prospérité allemande, n'eussent été capables de détourner les Allemands de leur résolution, non seulement de reprendre tout ce qu'ils avaient dû céder, mais encore d'exécuter leur vieux programme pangermaniste. La seule possibilité d'éviter un nouveau conflit eût été de leur permettre de former tranquillement et sans opposition leur bloc de cent millions d'Allemands et de les laisser instaurer leur hégémonie sur l'Europe.

Mein Kampf prouve que Hitler savait très bien que son but devait le conduire à une guerre européenne et en particulier avec la France, la protectrice du nouvel ordre de choses en l'Europe orientale. Et le gigantesque effort du réarmement allemand — commencé bien des années avant que Hitler n'accédât au pouvoir — ne peut se comprendre que de ce point de vue. Non seulement l'Allemagne de 1914 devait être restaurée, mais tous les rêves qui avaient conduit à 1914 devaient être réalisés, dans le sens de ces lignes bien connues du professeur Banse, lignes qu'on ne saurait assez remettre sous les yeux des lecteurs anglais :

« Le Troisième Reich tel que nous le concevons, s'étendant des Flandres au Raab, et de Memel à l'Adige et au Rhône, ne naîtra que dans le sang et dans le fer. La pensée, le travail et les armées doivent marcher et mourir avant que le Troisième Reich se dressera fièrement dans le champ de l'Occident. »

Ce programme inflexible, incompatible avec l'ordre et la paix en Europe et avec tout sain équilibre des forces, excluait, dès le début, toute possibilité de provoquer un changement de mentalité dans l'Allemagne nouvelle par une coopération pacifique.

Ceux qui détenaient la véritable puissance en Allemagne étaient mûs par la conviction que la supériorité militaire et le morcellement de l'Europe procureraient infiniment plus à l'Allemagne que ne le ferait une réconciliation avec les ennemis d'hier, même si ces ennemis allaient à l'extrême limite des concessions.

Depuis les grands « succès » de l'époque bismarckienne, le diable gouverne l'Allemagne. Il fallut longtemps pour convaincre

enfin les puissances occidentales que des forces diaboliques étaient à l'œuvre dans cette Allemagne d'aujourd'hui, forces impossibles à maîtriser par des bavardages et des négociations, mais qui ne peuvent l'être que par la leçon écrasante d'une force supérieure. Certes, le Traité de Versailles avait beaucoup de défauts, mais le pire fut bien l'omission de pourvoir aux moyens d'action positifs nécessaires pour empêcher toute remilitarisation de l'Allemagne. Si le feu avait été étouffé dès le début, des millions de vies humaines eussent pu être épargnées et des milliards sauvés.

Dernièrement le directeur du *Times* recevait une lettre citant une remarque de *Mein Kampf* sur le fait que l'Allemand est, de nature, pacifique, ce qui semblait une idée très consolante à l'auteur de la lettre. Et Hitler a raison. L'immense majorité des Allemands sont pacifiques. Ils le sont même tellement qu'ils se sont révélés incapables de la moindre résistance efficace à cette minorité dynamique qui s'est arrogé le droit de conduire les destinées du peuple allemand depuis quatre siècles.

En vérité, il y a toujours eu deux Allemagnes, tout comme dans la nature il y a des moutons et des loups — mais ce fut une grande et lourde erreur d'imaginer que les moutons pourraient dominer les loups et protéger leurs voisins contre la rapacité de ces loups. La grande erreur de l'Europe d'après-guerre fut de compter sur la majorité du peuple allemand pour l'établissement d'une paix européenne, au lieu de parler à la minorité dynamique le seul langage qu'elle eût compris. Et la grande erreur, comme aussi l'inconcevable névrosisme des dirigeants de la gauche allemande, fut de demander aux nations menacées une confiance et une aide qui n'auraient servi qu'aux vrais maîtres de l'Allemagne.

En juillet 1927, l'industriel berlinois A. Rechberg se voyait contraint de constater : « Jamais encore les chefs militaires de l'Allemagne n'ont eu autant d'influence sur la politique allemande qu'aujourd'hui sous la République allemande. Le ministère allemand des Affaires étrangères n'est qu'une dépendance de notre ministère de la Guerre. » La République allemande manquait complètement de courage moral et, d'autre part, elle reprochait bassement à la France et à l'Angleterre leurs hésitations à faire de nouvelles concessions. Ce fut cette politique à double face qui s'opposa de plus en plus à toute entente entre l'Allemagne et l'Europe. Le journaliste français Sauerwein notait très justement au printemps de 1931, année critique : « Une grande nation qui a perdu une guerre a le choix entre deux politiques : elle peut préparer la revanche ou préparer une entente loyale avec ses ennemis d'hier pour opérer sa complète restauration, mais il est absolument impossible de poursuivre les deux politiques à la fois. »

Et le *Sunday Times* avertissait l'Allemagne dans des termes analogues : « L'Allemagne ne peut suivre deux chemins à la fois. Elle ne peut voter d'énormes dépenses de réarmement et poser à la pauvreté; elle ne peut se permettre de menaçantes démonstrations de casques d'acier et en appeler à la coopération internationale; elle ne peut jeter dans la mare européenne des pavés comme celui d'une union douanière avec l'Autriche et déclarer avec la figure la plus innocente qu'elle ne pensait qu'à augmenter l'union européenne. »

Le grand mensonge de la politique allemande d'après-guerre (comme déjà au temps de Wirth) fut que les mêmes hommes d'Etat, qui ne faisaient absolument rien pour empêcher la poursuite simultanée de deux politiques contradictoires par deux Allemagnes totalement différentes, ne cessaient de demander à leurs ennemis de la veille de placer leur confiance exclusivement dans la majorité du peuple allemand et de fermer les yeux aux préparatifs de guerre secrets organisés par la minorité dynamique.

Les nations menacées finirent par être dégoûtées de tout ce jeu sordide dans lequel la partie honnête du peuple allemand était en contradiction avec la partie la plus forte. Quand le chancelier Brüning vint à Paris pour solliciter de nouveaux crédits et une nouvelle collaboration pour l'industrie allemande, — qui déjà travaillait à plein rendement pour le réarmement allemand, et qui dépensait des millions et des millions pour la propagande nationaliste, — il échoua parce qu'il refusait de donner aucune garantie politique assurant que l'aide qu'il sollicitait serait loyalement employée. C'est à bon droit que le *Petit Parisien* se risqua à poser la question modeste : « Sommes-nous réellement insolents en demandant quelques assurances contre le danger de voir un jour transformer tous ces crédits en bombes qui tomberont sur nos maisons et sur nos têtes? »

Nous voici au centre même du problème d'après-guerre. La question qui se posait était de savoir : Qui est qui? Qui est l'Allemagne? Où se trouve le centre de gravité, de puissance, de destinée? Les leaders de la majorité se vantaient de leur majorité numérique pacifique, mais la minorité dynamique travaillait dans le silence et préparait son jour. Les leaders de la majorité, s'illusionnant eux-mêmes et trompant l'étranger, réussirent dans une large mesure à gagner les sympathies des nations démocratiques aux yeux desquelles le fait d'une grande majorité semblait être une garantie réelle de pouvoir politique. Et la grande erreur fut découverte trop tard! Clemenceau disait de Stresemann : « Il nous a roulés. » C'est-à-dire, « il nous a trompés quant à la véritable répartition de puissance dans son pays. »

* * *

Ces remarques nous conduisent au rôle joué par Brüning. Un Allemand écrivait dans le *Tablet* du 6 janvier dernier que « les conservateurs prussiens, sous la conduite du comte Westarp, apportèrent leur collaboration au Dr Brüning pour sauver l'ordre traditionnel de l'Allemagne et de l'Europe avant 1933 — une tentative vouée à l'échec à cause de l'incompréhension totale de la part de la Grande-Bretagne et de la courte vue qui caractérisa la politique française après 1918. »

« L'incompréhension totale » était plutôt du côté des dirigeants des partis allemands de droite. Comment ont-ils bien pu croire qu'un militariste prussien et un impitoyable annexionniste pendant la Grande Guerre comme le comte Westarp pourrait établir un pont entre l'Allemagne et le reste du monde? Le comte Westarp était aussi un pangermaniste invétéré. Pendant la guerre il prôna les annexions et jamais il ne changea sa nature militariste prussienne. Il savait, et le Dr Brüning savait, que ceux qui possédaient l'argent, les traditions et l'organisation, réarmaient depuis des années avec le but ultime de réaliser le programme de Hindenburg, de réunir à l'Allemagne tout ce qui avait jamais été allemand. Programme qui postulait une nouvelle guerre mondiale. Tout Allemand le savait et pourtant personne n'osa se risquer à s'opposer au gigantesque réarmement qui se poursuivait. Et tout cela est qualifié de « défense de l'ordre traditionnel en Europe »! Comment ne pas se rendre compte aussi qu'en présence de cette duplicité allemande, même les cercles étrangers les mieux disposés se trouvaient fatalement paralysés dans toutes leurs intentions pacifiques?

Les Berlinoises qui excellent dans l'emploi des traits acérés pour la diffusion d'importantes vérités rendirent fort bien l'ambiguïté de la situation sous la forme de cette devinette : « Pourquoi n'y a-t-il aucune différence entre Brüning et un violon? » Réponse : « Parce que les deux sont tenus par la gauche et joués par la droite! » Ce fut bien là le sort caractéristique de tous les gouvernements allemands après la guerre. Les éléments traditionnels du destin de la nation étaient pangermanistes et accep-

taient tous les postulats de la doctrine pangermaniste. La soi-disant Allemagne démocratique était vouée à l'échec parce qu'un siècle de réaction contre l'invasion des idées libérales et des décades de prussianisation rendaient presque impossible aux idées occidentales d'avancer d'un pas dans le monde germanique. Un vieil Alsacien me dit un jour : « A la base de tous les maux actuels se trouve l'aveuglement de l'Europe qui ne comprend pas la véritable nature de la mentalité de l'Allemagne nouvelle telle que l'a formée et déformée la Prusse. »

N'est-il pas étonnant que même aujourd'hui les anciens membres des partis de gauche vaincus du groupe Bruening refusent d'admettre combien maigres étaient les garanties qu'ils pouvaient offrir à ceux auxquels ils demandaient la restauration d'un statut économique et politique complet pour soixante millions d'Allemands, qui, annonçait-on ouvertement, seraient avant longtemps quatre-vingts millions ?

Et voilà que le problème d'une saine garantie pour s'assurer une Allemagne pacifique est à nouveau posé de nos jours. Malheureusement, la mentalité allemande n'a pas changé...

L'auteur allemand d'un article dans le *Tablet* du 28 octobre dernier citait une question très importante posée par un collaborateur anglais de cette revue quant à la nature d'une garantie réelle pour empêcher d'autres abus de force par une Allemagne restaurée. La question était : « Comment pouvons-nous espérer, si l'Allemagne est forte, qu'elle emploiera sa force pour jouer un rôle loyal dans la défense de l'héritage européen commun contre son véritable ennemi ? Comment espérer qu'elle n'utilisera pas de sa force uniquement pour attaquer ses voisins européens ? »

Après avoir pris connaissance des réponses extrêmement vagues et quasi évanescentes données par les Allemands qui ont répondu dans les colonnes du *Tablet*, j'ai vraiment rougi de honte devant le pauvreté des garanties qu'ils osaient proposer. L'essence de ces réponses revenait à prétendre qu'après la chute de l'hitlérisme, la garantie nécessaire serait trouvée dans l'Allemagne catholique. Comment est-il possible de soutenir pareille assertion en face de tous les faits que nous avons rappelés ? Quelle espèce de catholicisme allemand a la moindre valeur comme garant pour l'Europe ? Serait-ce le groupe représenté par von Papen, l'ancien organisateur de méthodes de gangster allemand aux Etats-Unis, plus tard directeur de la *Germania* et qui fut le principal responsable de ceux qui aidèrent Hitler à s'emparer du pouvoir ? Ou pensent-ils au Dr Bruening ? Mais quand il se trouva face à face avec le militarisme prussien, le Dr Bruening échoua, en tant que force politique. Bruening fut le candidat de la *Reichswehr*, mais dès qu'il cessa de plaire à cette caste, il fut écarté, à sa très grande surprise d'ailleurs. Sa chute n'éclaircit-elle pas singulièrement la question de savoir où réside la véritable puissance en Allemagne ? Ne prouve-t-elle pas l'impuissance complète des groupes chrétiens ? Imaginez un nouveau Bruening à la merci des chefs militaires et de leur « *hinterland* » ! Non, un nouveau Bruening serait suivi d'un nouveau von Papen et d'un nouvel Hitler. Les causes de la faiblesse politique du catholicisme allemand forment un long et important chapitre de l'histoire de l'Allemagne post-bismarckienne. Un exposé rapide de ces causes intéressera, j'imagine, les catholiques anglais. J'y reviendrai dans un prochain article.

F. W. GERSTER.

(Traduit de l'anglais.)

Français et Anglais

Il y a trois ou quatre mois, en France, un ami qui connaît bien l'Angleterre, qui parle et lit couramment l'anglais, me disait qu'à son avis il était heureux, dans la lutte commune actuelle menée par les deux nations, que celles-ci sachent si peu l'une de l'autre. Leur but commun est la destruction de la puissance ennemie, et mon ami pensait que l'ignorance mutuelle de la France et de l'Angleterre servait la victoire.

Formulée de la sorte, l'idée semble très paradoxale, mais les raisons alléguées pour l'étayer méritent qu'on la considère.

Il nous faut commencer par examiner le bien-fondé du jugement de base, à savoir qu'en fait, de nos jours, Français et Anglais savent très peu les uns des autres. Et je crois être moi-même en bonne situation pour en parler. Non pas, en ordre principal, parce que mon père était mi-Français et mi-Irlandais, mais parce que l'anglais étant ma langue maternelle depuis que j'appris à parler, élevé en Angleterre uniquement sous des influences anglaises par une mère anglaise dans un foyer anglais et ne connaissant à fond que l'Angleterre, je n'ai pourtant cessé au cours de mon existence, de me familiariser toujours davantage avec la France. Moins d'ailleurs avec sa littérature (donc je ne connais pas grand-chose) qu'avec le caractère français et les mœurs françaises. Avantage dû surtout à l'heureuse décision que je pris à l'effet d'éviter la naturalisation ou d'échapper légalement à la loi française sur le service militaire. Dans ma vingt et unième année, je revins donc en Europe après de longs mois de voyage aux Etats-Unis et j'entrai à l'armée française en tant que né, en terre française, d'un père français. Car il s'est trouvé que je vins au monde au cours d'une visite faite en France, par mes parents, à M^{me} Swanton Belloc — ma grand-mère irlandaise — la fille du colonel Swanton et la femme de mon grand-père français qui s'appelait Hilaire, comme moi. C'était un artiste peintre, et dont une toile est au Louvre. Je ne donne d'ailleurs ces détails intimes que pour justifier ma prétention de juger en connaissance de cause le grave problème des relations anglo-françaises.

Depuis le temps de mon court passage dans l'artillerie française, je n'ai cessé de revenir régulièrement en France. J'ai vraiment parcouru ce pays en tous sens et j'y ai fréquenté des gens de tout rang et de toute condition. Ma connaissance de la langue française n'a fait que s'enrichir depuis cette expérience de jeunesse, et bien que je confonde encore trop facilement les genres et que mon vocabulaire soit limité, mon accent, m'assurent-on, est très bon et il est fort rare que le sens d'une phrase française m'échappe ou qu'il me faille chercher un mot dans le dictionnaire.

Aussi, bien que beaucoup moins au courant de la littérature française contemporaine que la plupart de mes compatriotes cultivés, je crois posséder une connaissance étendue de la pensée française, de la presse française et de la mentalité française en général. Certes, je connais tout cela infiniment mieux quand il s'agit de mon pays, mais je crois être en état de comparer plus exactement les deux nations que la plupart de mes contemporains, et cela d'autant plus que le facteur essentiel de toute culture nationale est l'atmosphère religieuse dans laquelle cette culture est née et s'est développée. Or, en France, ce climat fut et reste catholique, religion qui m'est très familière.

Toute ma vie a été mêlée à celle de protestants anglais et je n'ai été que fort peu influencé par le petit groupe de catholiques anglais, mais beaucoup par les convertis et plus encore par les

Irlandais. Ma famille anglaise, ma mère qui m'a élevé — et qui ne se convertit qu'assez tard — étaient unitaires. Et la sainte femme à laquelle je suis redevable de ma formation d'enfant, à l'âge où l'on reçoit les impressions les plus fortes, était une Anglaise de stricte observance non conformiste, une congrégationaliste.

* * *

Ceci dit, revenons à ce jugement de base dont il est question : actuellement les deux nations se connaissent de moins en moins. L'écrivain « français » le plus populaire en Angleterre — le seul, en réalité, qui ait un grand public — est un juif allemand (1). La plupart des publicistes qui ont écrit sur la France pour des lecteurs anglais ne sympathisent pas du tout avec cette France (une bonne moitié d'ailleurs sont juifs). Aucun d'entre eux, à l'exception de M. Huddleston, ne paraît avoir une connaissance réelle de la vraie France ou être capable de la faire comprendre à des lecteurs anglais.

Et de même le Français moyen n'a pas d'ouverture sur la mentalité anglaise. Sans doute on trouve aujourd'hui bien plus de Français capables de parler anglais et de lire des livres anglais qu'on ne trouve d'Anglais qui parlent et lisent le français. Pas mal de Français excellent même dans la connaissance de la langue anglaise et de l'histoire d'Angleterre. Mais pour le reste de l'opinion française — ce que l'on peut appeler l'opinion des journaux — l'Angleterre est un pays totalement étranger, bien plus étranger que n'importe quel pays continental, plus étranger même que les Etats-Unis.

Les deux pays diffèrent violemment sur les choses les plus intimes et les plus délicates : ce que l'on peut appeler les pierres de touche de toute philosophie sociale. Ils ont des conceptions très différentes de la dignité et, ce qui va peut-être plus loin encore, des conceptions différentes de la justice pratique. Et pourtant les voilà unis dans une question de vie ou de mort pour chacun d'eux comme pour les deux. Les deux nations ont un objectif commun que ni l'une ni l'autre ne peut réduire si ce n'est au prix d'une ruine future : cet objectif est la destruction de l'armée allemande dirigée par son état-major prussien. Aussi longtemps que cet instrument continuera à sévir, l'Europe ne sera pas habitable par des hommes de la tradition anglaise ou de la tradition française. Que si cette machine militaire (dont la puissance, que l'on exagère en Angleterre, est néanmoins très grande et encore supérieure à la nôtre) échappait à une défaite totale et décisive (ce qui pour une armée signifie sa destruction), alors l'Angleterre que nous avons connue, — sa richesse et sa puissance — serait engagée sur la pente d'un rapide déclin : déclin probablement catastrophique.

La même chose est vraie, encore que d'une tout autre manière, de la France : il y va de la survivance ou de la ruine de la France essentielle.

Les deux nations luttent pour leur vie et la simple nécessité les contraint à l'action commune.

Pourquoi donc l'ami dont la frappante remarque est à l'origine de ces propos croyait-il que l'ignorance de chaque pays quant à son allié est à l'avantage des deux ? Parce que, sans une très grande sympathie et une très grande connaissance fondées sur une morale commune et donc sur un passé religieux commun, des hommes de nationalités différentes voient leur aversion mutuelle croître presque dans la mesure où leur intimité augmente.

Tous nous connaissons, dans les classes les plus aisées de la société anglaise, certains individus, rares à la vérité, possédant

une connaissance assez intime et sympathique des Français, des Italiens, des Espagnols, et de toute cette partie-là de l'Europe. Mais pour l'ensemble de l'opinion éduquée anglaise, cette partie de l'Europe est à ce point étrangère jusqu'à lui être virtuellement inconnue. Comme on dit familièrement chez nous : « Ils ne savent même pas ce dont il s'agit. »

Tous, ici en Angleterre, nous avons conscience de l'abîme qui sépare les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. En un sens, ce contraste-là est plus grand encore que celui qui oppose deux nations européennes. Mais à un autre point de vue, il est moindre. Car le gros des Américains héritent de leurs traditions morales et religieuses quelque chose — aussi diluée que vous voudrez — de cette philosophie protestante qui présida à la formation de l'Angleterre contemporaine. Nous pouvons d'autant mieux nous rendre compte de ce contraste entre les Etats-Unis et l'Angleterre, qu'une langue commune fournit comme une espèce de pont branlant par lequel les uns peuvent prudemment se rapprocher des autres. Or, aucun pont de cette sorte n'unit Anglais et Français. L'Angleterre et les Etats-Unis ont pas mal de littérature en commun, et une littérature de base : Shakespeare, Milton, la Bible anglaise. Actuellement, France et Angleterre n'ont aucune littérature en commun. En fait, la plupart des Anglais au goût le plus fin sont incapables d'apprécier la poésie française et je ne me souviens que de très peu de Français qui aient parlé de la poésie anglaise sans afficher un manque total de compréhension. Un des meilleurs connaisseurs de la poésie en France, un homme aussi versé dans les classiques que dans sa propre langue, et qui parlait et écrivait l'anglais comme un Anglais, me dit un jour qu'il ne pensait pas que Wordsworth ait jamais écrit une ligne de poésie. Et le meilleur esprit parmi les hommes d'Etat anglais de ma jeunesse, un homme de large culture cosmopolite (telle que certains gentlemen en possédaient encore en ce temps-là), m'affirma, un jour, à sa propre table, qu'il n'y avait pas de *poésie* française ! Des vers, oui ; mais de la *poésie*, non.

Voulez-vous un exemple pratique du contraste dont je parle ? Vous le trouverez dans ce qui se dit des « buts de guerre » dans chaque pays. Ce que nos politiciens anglais et nos millionnaires de la banque et de la presse espèrent tirer d'une victoire commune, nous le savons. Mais ce que les Français sont décidés à conquérir, si la chose est humainement possible, est quelque chose de si totalement différent que je n'oserais guère en parler à des lecteurs anglais de crainte de les heurter trop vivement !

N'est-il donc pas heureux, après tout, que l'abîme spirituel entre les Alliés reste ouvert ? L'ennemi considère cette opposition comme un atout pour lui. Il se trompe du tout au tout, comme d'habitude, car la Prusse a développé et répandu dans son royaume, non seulement une forte dose de fourberie native et ingénieuse, mais aussi (ce qui souvent, ou même toujours, va de pair avec l'astuce) une jolie capacité d'erreurs de jugement. Et les Allemands, avec toutes leurs qualités, ne sont pas taillés pour l'auto-critique ou l'auto-réforme.

HILAIRE BELLOC.

(1) André Maurois (N. D. L. R.)

En quelques lignes...

Pour « nos » vingt ans

Car « nous » avons vingt ans. Du moins, c'est l'âge, qui n'est pas le moins du monde canonique, de cette Revue fondée, le 25 mars 1921, sous les auspices du Très Grand Cardinal Mercier, et avec la devise : *Ut sint unum!*

A vrai dire, *La revue catholique des idées et des faits* entre plutôt dans sa vingtième année. Mais nous avons la coquetterie de nous vieillir un brin, ne serait-ce que pour la joie de changer de dizaine.

Quatre lustres : c'est le signe que nous répondons à un besoin. Tant de périodiques n'ont que l'existence éphémère des feuilles d'automne, des fleurs de la saison. Le public, avouons-le, est surtout avide de « nouveautés ». Toute continuité le dérange, comme un attentat à sa liberté. Liberté de brûler aujourd'hui ce que l'on adorait hier.

Pourtant, la Revue tient...

Dans un éditorial, qu'il fait imprimer en italique, le directeur ne laisse guère passer de semaine qu'il ne rappelle en quoi — et souvent — les campagnes menées ici avaient leur raison d'être. Il ne faut point rougir d'avoir eu raison : tant de plumitifs, en cet an de disgrâce 1940, devraient bien briser leur stylo!... Il n'est que de relire Jacques Bainville pour se rendre compte de la force conquérante que représente la lucidité d'esprit. L'histoire est, pour le vrai politique, une confirmation.

Mais il ne s'agit pas seulement de politique. *La revue catholique des idées et des faits* s'honore d'avoir mis l'accent — toujours — sur le spirituel. Et parce que Rome éternelle dit la parole qui ne trompe pas, le clair et sûr message, rien d'étonnant que les prédictions faites ici, pendant dix-neuf ans, aient pu attendre, avec sérénité, le verdict des faits.

On n'en tire ni fausse humilité, ni sujet de joie. Car, hélas! l'orientation de l'Europe traditionnellement chrétienne n'a presque jamais été dans le sens de ses traditions. Et c'est pourquoi nous haletons au bord de la catastrophe.

N'importe! Le découragement serait la pire solution.

La revue catholique des idées et des faits entre allègrement dans sa vingtième année, dans un climat de printemps tardif, mais qui sera — en dépit de Mars — fidèle au rendez-vous.

Et pourquoi serait-il interdit à M. Trois-Etoiles de tirer un grand coup de chapeau au directeur, à l'abbé René-Gabriel van den Hout, dont les yeux bleus ont tout juste l'âge de cette « jeunesse » printanière que nous fêtons?

A propos d'Anastasie

Un échetier rappelait, ces jours derniers, que les Romains ont connu, non seulement le journal (les *Acta diurna*), mais aussi la censure : Auguste n'interdit-il point de publier les *Acta Senatus*?

En France, on le sait, les coups de ciseaux d'Anastasie ont suscité, de toute part, l'insurrection des publicistes. Et le Gouvernement Reynaud s'est vu obligé de mettre de l'eau — beaucoup d'eau — dans son pot à colle.

Au cours de l'autre guerre, pourtant, la censure n'avait pas craint d'exercer ses rigueurs.

M. Léon Valbert se souvient de ces deux articles de *L'Homme enchaîné* (du 29 mars et du 4 juin 1916) où seule se pouvait lire la signature de Georges Clemenceau; le Tigre bataillait encore en franc-tireur, loin des avenues du pouvoir.

Le 6 mai de la même année, *La Victoire*, de Gustave Hervé fut saisie, pour n'avoir point « échoppé » (c'est-à-dire, martelé sur la forme) le titre d'un « Premier Paris » : *le Danger polonais*; et cette sévérité prend, à distance, une signification tragique.

Le 31 janvier 1918, l'année de la victoire, un papier de *L'Eclair*, sur un raid de Gothas, fut entièrement caviardé, les titres et sous-titres exceptés.

Mais, ce que l'on a oublié sans doute, le règne d'Anastasie ne devait pas finir au clairon de l'Armistice. Au contraire, jamais les censeurs ne se montrèrent aussi impitoyables que dans les premiers mois de 1919.

Le 8 février, *Le Matin* est censuré, par deux fois, pour avoir maintenu, dans un éditorial d'ailleurs écourté de soixante-dix lignes, un passage où il dénonçait le « réveil allemand »!

Le 9 mars, la première page du *Charivari* paraît en blanc.

Le 17 mai, *Bonsoir* est saisi : pour révélation anticipée des clauses du Traité de paix.

Comme on le voit, les ciseaux d'aujourd'hui, qu'il a fallu modérer dans leur zèle, ont de qui tenir. L'expérience prouve, au demeurant, qu'à circonstances exceptionnelles conviennent des mesures d'exception. La liberté mène vite à la licence. Et l'on en meurt...

Le professeur Chrzanowski

Il vient de mourir, à l'âge de soixante-quatorze ans, dans un camp de concentration, victime de cette persécution raffinée que la Gestapo déclencha sur l'*Intelligenza* polonaise.

J'estime que, quels que soient les devoirs de la neutralité, nous avons le droit, nous les universitaires belges, de protester hautement contre ce traitement de défaveur qu'inflige, à nos collègues de Varsovie, de Cracovie, l'occupant.

De ces Universités de Cracovie et de Varsovie le professeur Ignace Chrzanowski était, incontestablement, le plus vénéré. Récemment, ses élèves et anciens élèves avaient réuni, en son honneur, un volume de « Mélanges ». Aura-t-il pu l'emporter dans la solitude de sa prison?...

L'œuvre maîtresse de Chrzanowski est une *Histoire littéraire de la Pologne indépendante*. D'avoir étudié, successivement, à Berlin, puis à Paris, ce Polonais de bonne souche (il était le neveu de Sienkiewicz, auteur des *Chevaliers teutoniques* : une évocation saisissante de la barbarie prussienne) avait compris tout ce qui, au témoignage d'Hilaire Belloc, fait de la patrie de Sobieski et de Mickiewicz, une marche de la civilisation catholique et latine. Les pages qu'il a consacrées à l'influence des classiques français sur la Pologne des XVII^e et XVIII^e siècles sont un enseignement.

On entend dire, autour de soi : « Mais les Polonais ont commis tant de bévues, tant d'erreurs grossières ! »

Leur politique eût-elle, plus encore qu'elle ne l'a fait, gauchi, nous ne devons pas perdre de vue l'essentiel. Quand le Souverain Pontife appelle de ses vœux la résurrection d'une Pologne chrétienne, il est dans le droit fil de la défense de l'Occident.

De cette défense, un Ignace Chrzanowski et tant d'autres intellectuels détenus ou supprimés sont les martyrs. Et libre à *Cassandra* de publier des articles (traduits de l'allemand) sur la « résurrection de Varsovie »!

Louis XIV écrivain

Dans un excellent petit livre, qui paraît dans la fort louable Collection « les Pages immortelles de... », M. Gabriel Boissy s'indigne de la méconnaissance où l'on continue de tenir Louis XIV écrivain. Les manifestations du Troisième Centenaire ont mis l'accent sur la grandeur du monarque; mais si peu de critiques s'avisent de fêter ainsi qu'il convient le moraliste expert à

balancer la formule, le styliste attentif aux moindres nuances de la pensée, ce « Racine de la prose » (l'expression est de Gabriel Boissy lui-même) qui représente, à l'âge d'or de la langue classique, la perfection heureuse et qui s'ignore.

A vrai dire, la publication de Pages choisies, extraites des *Lettres* et des *Mémoires*, est une révélation.

Passons condamnation sur le faiseur de madrigaux. Il y a, sur ce sujet, certaine lettre de M^{me} de Sévigné...

Mais les billets du roi — ces billets qu'il dictait, le plus souvent, à des secrétaires — portent la griffe léonine. Saint-Simon, cette mauvaise gale, a dû écrire : « Le roi était né sage, modéré, secret, maître de ses mouvements et de sa langue. » Comme c'est juste!

Quand la missive officielle, tournée par les fonctionnaires, lui paraît lourde, incertaine, maladroite, Louis XIV n'hésite pas à la corriger, en quelque sorte, par un post-scriptum lumineux, où tout est résumé, rendu clair et plaisant. Tel sera le curieux destin de cette lettre à Catinat, préparée par le très administratif marquis de Barbezieux. M. Gabriel Boissy en donne l'édition critique : et c'est un plaisir de qualité rare que de suivre, pas à pas, ce travail d'emendation royale.

Louis XIV épistolier n'hésite pas à rétablir, de sa main, les termes qu'il préfère, de façon à demeurer dans cette chanson « noble et précise » dont parle, quelque part, Pellisson.

Si nous passons au mémorialiste, nous voyons que le roi, respectueux des canons littéraires de son siècle, tient, avant tout, à l'ordonnance souveraine du Traité. Car le classicisme français répugne aux « fragments », à l'impromptu, à tout ce qui trahit le décousu de l'inspiration, la fragilité de la pensée. De là vient que toute une philosophie de l'histoire et du pouvoir absolu se dégage des *Mémoires*.

Mais le psychologue se découvre, à chaque détour. « *Je connaissais le duc de Lorraine* », écrit Louis XIV, « pour un prince à qui son inquiétude naturelle rendait toutes les nouveautés agréables. » Qu'on relise cette phrase : il est impossible de faire tenir, en moins de mots, plus de vérité humaine; et ces mots sont si transparents, si expressifs et en même temps si discrets qu'on a l'impression d'avoir perdu, en les abandonnant, la clé du bon usage. Et quand Louis XIV mande à son ambassadeur d'Angleterre : « *Le roi d'Angleterre et son chancelier peuvent voir quelles sont mes forces; mais ils ne voient pas mon cœur. Tout ne m'est rien à l'égal de l'honneur* », Corneille en personne n'eût pu trouver mieux.

Il n'est point d'écrivain, malgré tout, sans quelque rouerie. Peut-être M. Gabriel Boissy insiste-t-il plus que de raison sur le naturel de cette prose d'art. Et nous citerons, pour finir, quelques « ronds de jambe », d'ailleurs bien jolis : « *Quand on peut tout ce que l'on veut, il n'est pas aisé de ne vouloir que ce que l'on doit* »; ou encore : « *Un vain honneur acquis par une véritable misère* »; ou cette formule, que Beaumarchais ne fera qu'inverser : « *Il y a beaucoup de bons sujets qui seraient de fort mauvais princes.* »

« Good bye, Mr. Chips! »...

C'est un des succès incontestés de l'écran. Des salles combles reniflent de concert aux passages émouvants. Pourtant, l'aventure est toute unie de ce *teacher* d'un collège anglais qui ne deviendra proviseur qu'à la faveur des « remplacements » de la guerre et qui n'aura connu les joies du foyer que pour être rejeté, plus meurtri, dans la compagnie des classiques latins.

Ce que le public applaudit, dans ce film (remarquablement interprété, d'ailleurs), c'est la fidélité à une consigne d'éternelle jeunesse. Mr. Chips, au fond, n'a pas d'âge, parce qu'il a l'âge de son collège. Les générations de boys en casquette à quartiers ou en haut-de-forme ne représentent, à ses yeux, qu'un moment,

fixé à jamais, de la rencontre toujours espérée. Rencontre entre la pétulance des uns et la sereine indulgence de l'autre. Cessons de dire que le plaisir du théâtre ou du cinéma est du ressort de la surprise, de l'inattendu. *Good bye, Mr. Chips!* ne nous émeut — et parfois jusqu'aux larmes — que, parce que, dans toutes les occasions, dans n'importe quelle circonstance, le héros se révèle tout pareil à ce que nous désirions secrètement qu'il fût. Les gags du pitre peuvent nous dilater la rate; ici, c'est le viscère-cœur qui est pris dans l'étau.

Au demeurant, tout ce qui touche au mystère de l'enfance, de l'adolescence a gardé son parfum. Je crois, cependant, qu'il y a, en l'occurrence, influence d'une mode littéraire sur un aspect particulier de la sensibilité de notre époque. D'avoir été délaissés trop longtemps au profit des adultes, les garçons aux culottes courtes et les étudiants à la barbe follette ont la cote d'amour. C'est comme qui dirait d'un romantisme de l'âge ingrat. Il faut un peu se défier de certains apitoiements faciles.

Mr. Chips restera. Malgré cette mode. Malgré le roman qui lui sert de tremplin, et qui est mal fait.

L'Anglais y retrouve ce sens de la tradition que le cinéaste a merveilleusement symbolisé par le défilé des élèves devant le surveillant qui fait l'appel. Le geste est le même de la coiffure un instant soulevée. Et ces noms — les Brown, les Smith, les Jackson, les Collier, les Liddell, les Ellis — forment comme une aristocratie de la *public-school*. Au collège où achève de vieillir Mr. Chips, les professeurs mettent encore la toge et le bonnet carré; la discipline n'exclut pas les châtiments corporels; on entonne, à la chapelle, de très anciens psaumes... C'est cela qui fait la force d'un Empire. Bien plus que les homélies d'un Churchill. Et quand Mr. Chips cite, au tableau d'honneur, à côté des tommies tombes au saillant d'Ypres ou sur le front d'Artois, l'ancien professeur d'allemand, mort sous l'étendard d'un régiment de Saxe, il fait la preuve que, malgré les déchainements de la propagande à sens unique, un certain type d'Anglais attardé, mais très chic, garde encore les lois du *fair play*.

Tant mieux pour les neutres!

Le Chanoine Camille Van Crombrugghe

UN MAÎTRE DE L'ENSEIGNEMENT
ET DE LA PENSÉE THÉOLOGIQUES(1)

Je viens de faire allusion au goût prononcé du chanoine Van Crombrugghe pour l'étude des grands problèmes classiques de la théologie et à sa préférence pour les travaux de synthèse. Cette inclination au travail synthétique était, je pense, le trait le plus marquant de son esprit, et c'est celle aussi qui explique le mieux la notion qu'il s'était faite de la théologie et qu'il essaya de réaliser dans ses œuvres.

Le métier de théologien, pour qui le prend au sérieux, est un beau métier, mais ardu, ingrat, redoutable. On connaît sans doute la boutade fort instructive qui a cours sur ceux qui doivent s'y dévouer. Je ne sais qui en est le père, mais je l'ai entendue maintes fois à Louvain, et ailleurs, dans la bouche de collègues aimables

(1) Voir la *Revue catholique* du 22 mars.

LES NOUVEAUX MISSELS

DE DOM LEFEBVRE

entièrement renouvelés { dans leur fond (traductions) } sont supérieurs à tous les précédents.
 { dans leur forme (typographie) }

Le dernier paru : **LE ROI DES MISSELS 1940**

MISSEL QUOTIDIEN ET VESPÉRAL, grands caractères,
est l'œuvre la plus parfaite que DOM LEFEBVRE ait réalisée à ce jour.

TEXTE NOUVEAU : Traductions rendant la force et les nuances du latin.
Explications abondantes. Toutes les dernières messes,
les messes votives, etc. Le Rituel, le Kyriale, etc., etc.

PRÉSENTATION NOUVELLE : Caractères anglais grand et clair.

ILLUSTRATION : Plus de 200 gravures du maître René De Cramer.

LE PLUS COMPLET et le PLUS PRATIQUE DE TOUS LES MISSELS EXISTANTS

DANS TOUTES LES BONNES LIBRAIRIES

ADDRESSOGRAPH

ELLIOTT-FISHER ORGANIZATION COMPANY

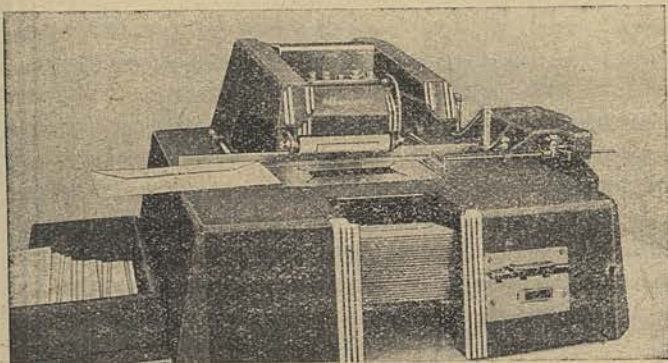
4, BOULEVARD ÉMILE JACOMAIN — BRUXELLES
Succursales : Anvers-Liège-Gand-Charleroi-Luxembourg

SA PLAQUE POUR FICHIERS VISIBLES



SA MACHINE A ADRESSER ÉLECTRIQUE
SILENCIEUSE

(SON PRIX PERMET DE LA SUBSTITUER AUX MACHINES A MAIN)



Grande Maison de Blanc

Rue du Marché-aux-Poulets
— BRUXELLES —



Fournisseur de la Cour

Spécialiste de la qualité
au meilleur prix

BLANC

AMEUBLEMENT

TISSUS

Vous y avez droit!

TOOTAL vous offre non seulement une splendide collection de tissus antichiffonnables, mais également un bon de garantie qui constitue pour vous une protection totale. Lisez-le et exigez-le avec tout achat de tissus Tootal.



La mode nouvelle

est affirmative: vous porterez des unis, des écossais ou bien des grandes fleurs imprimées. Vous en trouverez un choix inépuisable dans la superbe collection des nouveaux antichiffonnables Tootal. Et puis, avec Tootal, aucune déception possible: la garantie est formelle! N'est-ce pas là un précieux avantage par les temps difficiles que nous traversons?

Exigez donc la marque TOOTAL sur la lisière



Tissus antichiffonnables

TOOTAL

LYSTAV ROBIA TOOTAMA LUXORA

TOOTAL - 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR - BRUXELLES

d'autres facultés. « Le théologien, dira-t-on à peu près, est un savant qui fait de la philosophie sans être lui-même philosophe, qui s'occupe de philologie sans être philologue, et qui veut écrire l'histoire sans être historien. » La théologie, en effet, science du révélé en rapport avec nos connaissances naturelles, est nécessairement une science de synthèse; elle se situe aux confins de la foi et de la raison; elle prend son envolée à partir d'un carrefour où la philosophie, la philologie et l'histoire se rencontrent et se contrôlent mutuellement. On sait comment certains auteurs récents, reculant devant la tâche énorme qui s'offre ainsi au penseur chrétien, essaient d'introduire une notion nouvelle et, par conséquent, une nouvelle méthode de théologie. Les discussions amorcées par ces idées sont encore loin d'être terminées. Elles auront au moins le mérite de poser en toute clarté le problème de la méthode théologique. Pour ma part, j'hésite à suivre ces auteurs dans les voies qu'ils fraient et qui risquent de nous conduire à une espèce de nominalisme historique ou philosophique. Je crois aussi que mon maître n'éprouvait aucune sympathie pour des théories défaitistes selon lesquelles la théologie deviendrait la science de cataloguer les oracles d'un magistère fonctionnant comme un *deus ex machina*, puis de les pénétrer d'une lumière mystique, suprarationnelle. Le chanoine Van Crombrugghe n'était rien moins qu'un défaitiste en la matière; il croyait avec enthousiasme en la puissance de la raison en théologie, aussi bien spéculative que positive, et même en la synthèse des deux disciplines. Dans sa conception, il revenait au théologien d'abord d'établir historiquement le fait de la révélation judéo-chrétienne, ensuite d'en montrer les harmonies: harmonies historiques, d'une part, qui se manifestent dans un merveilleux développement doctrinal à travers les âges chrétiens, harmonies spirituelles, de l'autre, dans les attaches transcendantes du dogme chrétien avec la pensée philosophique éternelle et dans la propre fécondité intellectuelle du donné révélé, enfin d'établir la synthèse entre les deux aspects, positif et spéculatif de la théologie, et d'en vivifier sans cesse le contenu par le recours constant aux données nouvelles dont les sciences positives enrichissent chaque jour notre savoir. Nulle part lui-même n'a exposé cette méthode sauf sommairement dans les préfaces, — elles valent leur pesant d'or, — qui introduisent les deux traités théologiques qu'il eut l'occasion de publier en 1909 et en 1913.

Dans la réalisation de ce vaste programme, les préférences du chanoine Van Crombrugghe se portaient sur la partie historique, et cela pour diverses raisons. Notre maître ne perdit jamais de vue que le christianisme n'est pas un système de philosophie, mais une donnée positive et, par conséquent, que sa vérité intégrale se maintient ou tombe en poussière avec les faits, sur lesquels il prétend s'établir. C'est l'évidence même, et il est bien surprenant que certains théologiens ont parfois paru l'oublier. De tout cœur il eût souscrit à l'idée que Newman développe dans l'exorde de son premier sermon pour l'Université d'Oxford: « *Christianity has always been a learned religion... Those studies which are peculiarly called learned would form the principal employment of one who wished to be the champion of the Christian faith. The philosopher might speculate but the theologian must submit to learn.* » Il faut aussi tenir compte de l'ascendant exercé sur lui par les maîtres de théologie positive de Louvain, les professeurs Cauchie, Van Hoonacker et Ladeuze, ainsi que de l'orientation biblico-positive que lui-même avait donnée à sa dissertation doctorale, bien que celle-ci fût dédiée à un maître de la pensée pure, le chanoine Maurice De Baets. De même, il ne faut pas oublier qu'à ses yeux les vraies difficultés que l'on peut soulever contre le christianisme se trouvent et se trouveront toujours dans le domaine des faits. Sans doute il y a dans le système spéculatif chrétien un certain nombre de

dogmes et plusieurs opinions théologiques qui sont de nature à effaroucher la raison humaine. Mais, à tout prendre, il est relativement facile d'amener la raison à se soumettre aux vrais mystères de la religion. Ne faut-il pas que nous soyons toujours prêts à reconnaître que l'Absolu nous dépasse, et, par conséquent, à accepter qu'il implique nécessairement une large part d'inconnaissable et d'incompréhensible pour les humains, qui ne voient des vérités éternelles que les ombres qu'elles projettent dans leur esprit? C'est, on le sait, le seul sens admissible de la fameuse parole de Tertullien, le *Credo quia absurdum*: « Je me défie d'une religion qui n'aurait pas ses mystères. » Puis, il y a la doctrine de l'analogie qui, sans que pour cela on verse dans les théories modernistes de M. Edouard Le Roy, *Dogme et Critique* (Paris, 1907), nous autorise, nous invite et nous oblige même à proclamer que notre connaissance « des deux bouts de la chaîne », et surtout celle du bout transcendant et divin, est excessivement imparfaite. Puis encore, on constate que les exposés philosophiques du dogme tels que le système thomiste les a élaborés apportent aux croyances chrétiennes une remarquable simplification au point qu'au premier abord on en est tout bouleversé. Un philosophe, fêru d'exposés clairs et rationnels, qui se donnerait la peine d'étudier à fond et objectivement les explications thomistes des grandes vérités, — je songe par exemple à l'union hypostatique, à l'explication de la présence du Christ dans l'eucharistie, à la théorie du P. Billot sur le dogme de la résurrection, — trouverait-il encore facilement des objections à présenter? Ces explications sont si rationnelles et pénétrées de philosophie, qu'elles heurtent en quelque sorte la foi populaire, la foi du charbonnier. En toute hypothèse, — et je faisais part de cette observation à mon ancien maître au cours de notre dernier entretien, — ces exposés sont parfois si audacieux qu'ils n'ont pas encore trouvé droit de cité dans l'enseignement catéchétique. Enfin, bon nombre de difficultés spéculatives proviennent beaucoup moins directement du contenu de la révélation biblique que de certains systèmes dont on a voulu l'habiller; dans ces conditions elles n'ont en général pas plus de consistance que ces systèmes eux-mêmes, c'est-à-dire souvent relativement peu. Le professeur Van Crombrugghe aimait en particulier faire la chasse aux faux mystères et il répétait à leur propos: « *Non abhorreo a mysteriis revelatis, sed non sunt creanda mysteria a theologis.* »

Par contre, les problèmes soulevés par les origines du christianisme nous conduisent nécessairement sur le domaine des faits concrets, qui sont la matière propre de l'histoire, qui rentrent dans le champ de notre observation et de notre contrôle, que nous pouvons et que nous devons vérifier. Si le christianisme peut être pris en défaut sur ce chapitre, c'en est fait, — qui pourrait en douter? — de sa prétention à vouloir s'imposer comme la vraie doctrine de salut. Au reste, c'est sur ce domaine que la crise moderniste s'est principalement déclanchée et c'est encore là que les modernistes d'aujourd'hui — on n'a qu'à parcourir leur dernier programme: *Der Katholizismus. Sein Stirb und Werde* (Leipzig, 1937) — voudraient réengager la lutte. Le chanoine Van Crombrugghe s'en rendait parfaitement compte, et il regrettait que la génération d'après la guerre de quatre ans se soit, dans une certaine mesure, trop désintéressée de l'étude de ces problèmes pour se consacrer plutôt à des questions d'action sur les masses ou à des problèmes de spéculation assez oiseuse. En toute hypothèse, elle aurait tôt ou tard, nous disait-il, à revenir aux problèmes fondamentaux et difficiles des origines chrétiennes. Il souhaita que son avertissement fût entendu avant qu'il ne fût trop tard et que l'Eglise ne fût surprise une seconde fois par une lame de fond moderniste.

Ajoutons que le professeur lui-même se spécialisa surtout dans les questions historiques et bibliques qui concernent trois traités

de théologie : ceux de l'Incarnation, de la Rédemption et de la Bienheureuse Vierge Marie. Il eut ainsi l'occasion d'étudier à fond quelques beaux problèmes de théologie ou de critique bibliques : les prophéties messianiques de l'Ancien Testament, les grands textes christologiques des évangiles et des lettres pauliniennes, les textes eucharistiques, les énigmes de l'évangile de l'enfance, le problème des frères du Seigneur, les prétendues erreurs eschatologiques du Christ, etc.

De nombreux articles parus surtout dans les *Collationes Gandavenses* aboutirent à la rédaction de deux traités que j'appellerais volontiers les perles de la littérature théologique. Je ne connais pas de manuels qui approchent comme ceux-ci d'aussi près de l'idéal. Seuls peut-être les manuels de Van Noort peuvent leur être comparés, mais le professeur de Gand distance de loin son ancien collègue de Warmond. Dans ses ouvrages se manifeste une connaissance beaucoup plus immédiate des sources, une érudition infiniment plus personnelle, et il s'y trouve, en outre, une expression théologique qui est sans pareille. Je ne m'arrêterai pas longtemps à décrire la tenue littéraire de ces traités. D'aucuns en ont vanté l'allure cicéronienne, mais ils se sont, à mon avis, trompés. Le latin, qui chez notre maître coulait de source dans les exposés aussi bien oraux qu'écrits, n'est pas celui de Cicéron, ni celui d'Erasme, ni même celui dont certains éminents philologues, tel Lobeck, ont revêtu jadis leur pensée. Mais ce n'est pas non plus la langue incolore, inodore et insipide de beaucoup de manuels théologiques. C'est une langue *sui generis*, claire, bien construite, vigoureuse, émaillée d'expressions pittoresques et de certains néologismes qui ne sont pas disgracieux, langue dont je ne connais pas les sources et qui porte certainement la frappe de la personnalité puissante de son auteur. Un texte de sa main même non signé serait, je pense, facile à dépister.

En théologie spéculative le professeur Van Crombrugge accusait beaucoup moins sa personnalité. De façon générale, il se contentait d'étudier saint Thomas et son commentateur moderne, le cardinal Billot, et il ne poussait guère ses investigations au delà de ces deux auteurs. Aussi le contraste était saisissant entre le professeur Van Crombrugge et son ancien maître, le chanoine Maurice De Baets. Celui-ci était un esprit essentiellement spéculatif, un grand aventurier en fait d'idées neuves, un explorateur hardi de la stratosphère théologique, où il se lançait de préférence à la poursuite des problèmes les plus difficiles à saisir et peut-être impossibles à résoudre, tels ceux de la causalité des sacrements, de l'obéissance libre du Christ, de la grâce efficace et du libre arbitre, de l'essence du péché originel. Le chanoine Van Crombrugge ne s'embarqua jamais dans ces ascensions; il restait sur la terre ferme dans l'attitude du *Grundgelehrte*, contemplant les exercices de son maître, les admirant d'une certaine façon et les expliquant à d'autres non pas sans un léger sourire sceptique. J'ai eu maintes fois l'impression qu'il se défiait extrêmement de ces dangereuses ascensions « où, à force de monter dans l'air, on risque de ne plus contempler que des chimères ». Il répétait à leur propos le conseil de Bacon : *non alas, sed plumbum*. On ne trouvera donc dans son œuvre aucun exposé de philosophie par lequel il ait réellement fait accomplir à la théologie spéculative quelque progrès. Au contraire, déjà au séminaire nous avons parfois l'impression qu'il n'avait pas approfondi tous les problèmes, que la solution par lui proposée restait quelquefois problématique, et son économie du mystère ne parvenait pas alors à voiler la faiblesse de sa position et de ses arguments. Je songe par exemple à ses exposés sur la prédestination, le feu de l'enfer, le péché originel, la grâce efficace; d'autres séminaristes comme moi quittaient l'auditoire de théologie sans avoir été pleinement satisfaits. Lui-même n'avait-il pas des idées claires au sujet de ces troublants problèmes ou n'osait-il pas couper le nœud gordien

qui l'empêchait de leur donner une solution satisfaisante? Je l'ignore, mais, en toute hypothèse, il est heureux qu'il n'ait guère publié sur ces sujets le contenu de ses cours.

Si les exposés de théologie spéculative ne brillaient pas par l'originalité, à l'ordinaire ils étaient des modèles de clarté et de logique. En outre, ils étaient rendus attrayants par les rapports que le professeur cherchait à établir, chaque fois qu'il en avait l'occasion, avec certaines conclusions des sciences naturelles, spécialement de la psychologie expérimentale. Les renvois aux sciences naturelles étaient nombreux dans le traité sur la création, mais ailleurs aussi, jusque dans le traité sur les fins dernières, ils émaillaient les exposés et conféraient souvent aux cours un intérêt d'actualité passionnante. Le professeur Van Crombrugge puisait sa science dans quelques bonnes revues, comme la *Revue des Questions scientifiques*, et il les tenait à jour, d'une façon sommaire sans doute mais substantielle, par les relations triées sur le volet qu'il entretenait avec quelques collègues, spécialistes dans les domaines que lui-même avait à effleurer. Il sut ainsi donner à ses leçons un attrait nouveau et en même temps il se prémunit contre le danger de verser dans les discussions oiseuses ou extravagantes par lesquelles certains auteurs ont jadis compromis le bon renom de leur science. Que l'on songe par exemple aux discussions de Ludovicus Bertrandus Loth sur l'enfant prodigieux de Vladsloo, à l'affirmation saugrenue de Billuart, reprise à Tertullien : *Deus potuisset nasci de sue vel de vacca* (citée par le R. P. Charles aux controverses des docteurs polonais, rapportées par Fontenelle, sur la prétendue dent en or que la Providence aurait fait pousser à un enfant de la Pologne martyre pour donner à ce pays malheureux un gage de sa protection, à certaines spéculations sur les exploits sexuels des démons et, plus près de nous, à des conjectures sur l'origine de l'espèce humaine par voie d'androgynie. En cherchant à se documenter et en suivant de près le progrès des sciences naturelles, le chanoine Van Crombrugge suivit la voie frayée à Louvain par le professeur Mercier et, en théologie proprement dite, par le professeur Laminne.

Sur un autre terrain encore, notre maître chercha à confronter les exposés de la théologie classique avec les données de la science moderne, à savoir dans le domaine si passionnant de l'histoire des religions. J'ose même penser que c'est le domaine où il contribua le plus à faire le beau métier de pionnier. Au moment où il accepta de donner sur cette discipline ses premières conférences à la Faculté de Louvain, le monde théologique était indifférent ou même franchement hostile à la science nouvelle. On se rappellera l'attitude du chanoine Philémon Colin et sa brochure : *Qu'est-ce que l'histoire des religions?* (Rome, 1913). Certains même discutaient sérieusement *more scholastico* les dangers que déjà pouvait offrir pour la foi une appellation où le terme « religions » figurait au pluriel. Le professeur Van Crombrugge connaissait ces oppositions. Il savait que plusieurs doctes professeurs, maîtres en leur spécialité, affectaient envers la branche nouvelle du savoir religieux autant de mépris que d'ignorance. Courageusement il affrontait les adversaires et il prit lui-même plusieurs initiatives pour les confondre. C'est ainsi que, dès leur fondation, il s'intéressa aux *Semaines d'Ethnologie religieuse*. En outre, il encouragea les étudiants-missionnaires à s'initier aux grands problèmes de l'ethnologie. Enfin, lui-même, dans ses cours de Louvain, abordait les plus passionnantes questions, comme les religions de la préhistoire, les origines du monothéisme hébreu, les religions à mystère du monde gréco-romain, les valeurs religieuses du bouddhisme, les parallèles religieux aux dogmes de la Trinité, de l'incarnation, de la résurrection. En même temps, il demandait à ses élèves d'élargir leur horizon et de puiser largement dans les données concrètes et infiniment variées des religions non chrétiennes une documentation abondante pour renou-

veler certains exposés devenus vétustes des manuels de théologie. Il déplorait en la matière l'ignorance profonde de certains historiens des origines chrétiennes. Excellents analystes, ils oublient, affirmait-il, d'allumer leur lanterne quand il s'agit de l'explication religieuse d'un texte ancien. Tels cherchent à comprendre le christianisme ancien, comme s'il s'était développé en vase clos, dans une atmosphère hermétiquement fermée, sans aucun contact avec l'ambiance païenne, profane ou sacrée. Erreur profonde, car dans l'expression de sa pensée, dans l'élaboration de ses rites et dans la codification de ses lois, le christianisme s'est tout naturellement servi des moyens d'expression que lui offrait le monde païen, sans que pour cela il ait compromis ou altéré la substance de son message transcendant. Aussi nous engagea-t-il dans la composition de notre mémoire doctoral à nous introduire — ce fut dans la série des dissertations une innovation — dans le maquis des parallèles païens. Ce fut lui encore qui orienta M. l'abbé Goossens vers les mêmes parallèles dans un ouvrage largement comparatif sur l'eucharistie. Ce fut lui toujours qui aida M. le chanoine Cerfaux à trouver sa voie dans l'étude de l'hellénisme et à y acquérir la brillante réputation que notre collègue possède aujourd'hui.

En énumérant les qualités de l'enseignement oral du regretté professeur, nous avons déjà indiqué celle qui l'emportait sur les autres, à savoir la puissance de se documenter et d'organiser en synthèse son immense savoir. On nous permettra de revenir sur ce trait et de le mettre une dernière fois en pleine lumière.

Le chanoine Van Crombrugge a été un des rares théologiens modernes qui ont su allier à une solide connaissance philosophique du dogme une érudition qui n'avait presque pas de bornes, et il est parvenu ainsi à réaliser une synthèse théologique qui put faire pièce aux nombreuses et spécieuses objections soulevées contre le christianisme par le mouvement moderniste. Sans doute, depuis que j'ai quitté en 1919 le séminaire de Gand, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de savants bien plus forts que mon maître gantois dans les diverses branches du savoir théologique où ils se sont spécialisés, mais je n'en ai pas rencontré qui totalisaient un savoir aussi universel, aussi encyclopédique avec une maîtrise aussi parfaite. Aussi comprenons-nous fort bien qu'un jour le cardinal Mercier osa saluer notre maître comme le premier théologien de notre pays. Personnellement je le considère à tout le moins comme un des plus éminents représentants de cette forme de théologie apologétique que j'ai déjà appelée la théologie contre-moderniste, et même je suis disposé à le regarder comme un de ceux qui ont le plus contribué à la créer. Je ne vois pas d'auteur auquel il puisse de ce point de vue être comparé aussi avantageusement que le regretté Père Léonce de Grandmaison. Celui-ci fut également un esprit remarquablement ouvert à tous les mouvements d'idées, et cependant en même temps un théologien sûr, inébranlablement attaché à la foi catholico-romaine.

A la lumière de cette attitude fondamentale, qui fit de lui presque nécessairement « le défenseur de la religion », s'expliquent les tendances apologétiques et même conservatrices de sa théologie. Car quiconque a suivi les cours ou lu les traités de notre maître a été frappé par l'énergie avec laquelle il a défendu les positions traditionnelles. On s'étonne même de ce que parfois il déploya son art et sa combativité pour soutenir des opinions que même des théologiens spéculatifs ont jugées accidentelles dans le système chrétien, et par ailleurs peu solides. Nous avons eu l'occasion de nous rendre compte de cette prudence extrême du regretté maître dans une des dernières conversations que nous eûmes avec lui. Au cours de cet entretien il prit la défense du feu matériel de l'enfer contre le nouveau *Catéchisme national de France*, et il combattit avec ardeur la tentative de M. Haugg

pour réduire à sa plus simple expression la réponse donnée par Marie à l'ange qui lui annonça l'incarnation. C'est donc à bien juste titre que Mgr l'évêque de Gand décerna à notre maître le titre élogieux de *defensor fidei*, le jour même où il le nomma vicaire général et où il le pria de bien vouloir vouer ses talents et ses forces à l'organisation de l'enseignement dans un des plus vastes et des plus beaux diocèses de notre pays.

* * *

En 1927 le chanoine Van Crombrugge renonça à son enseignement universitaire de Louvain et, en 1931, il cessa ses cours au Grand Séminaire de Gand pour aller s'établir, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans une maison de campagne à Oostakker dans la banlieue de la ville épiscopale. Ces décisions déconcertèrent et affligèrent beaucoup de ses collègues et amis, et d'aucuns m'ont confié n'en avoir jamais compris les derniers mobiles. Notre maître a-t-il répondu à un appel impérieux de son évêque, ou bien a-t-il plus ou moins recherché la promotion au poste de vicaire général, cédant à des vues d'ordre personnel, craignant par exemple, en raison de sa santé compromise, de devoir s'établir définitivement à Louvain et d'y vieillir dans l'isolement? Il se serait ainsi sacrifié volontairement aux tâches besogneuses de la carrière administrative et il y aurait lieu de lui appliquer la parole : *oblatus quia ipse voluit*. On ne saura sans doute jamais répondre avec certitude à ces diverses questions. En tout cas, qu'il nous soit permis de regretter qu'un maître aussi éminent, possédant à un degré rare la passion d'enseigner, — volontiers il se serait approprié la parole du professeur Alberdingk Thym retraité et mourant : « Puisque je n'ai plus d'étudiants, faites du moins venir un paysan pour que je lui apprenne le latin », — ait été perdu si tôt pour l'enseignement. Je sais que d'aucuns lui ont conseillé de rester au séminaire et ont exprimé à plus d'une reprise le souhait de le voir devenir président de cette institution. Ils se félicitaient d'avance de ce qu'il lui aurait été donné de prolonger auprès du jeune clergé gantois le rayonnement de sa puissante personnalité. Hélas! les circonstances n'ont jamais permis à son évêque de réaliser ces vœux, puisque notre maître décida lui-même de quitter définitivement le séminaire au mois de juillet 1931. Quelques semaines après son départ, le 19 septembre, survint la mort de Mgr De Baets, mais ce décès, d'ailleurs inopiné, ne vint plus en rien modifier sa décision.

Mais à quoi bon raisonner sur des futuribles qui n'ont aucune consistance? Essayons plutôt de retracer en quelques traits l'activité du vicaire général et d'achever ainsi le portrait de notre maître regretté. Cependant nous avouons qu'ici nous sommes moins bien informés pour décrire son œuvre et de même moins qualifiés pour porter sur elle un jugement.

Est-il étonnant que l'on retrouve au premier rang des qualités du vicaire général celles qui marquent si fortement la personnalité du savant et du professeur, à savoir une étonnante capacité de travail, une faculté unique d'assimilation, et une puissance remarquable de synthèse? Il en résultait chez lui une tendance — elle amusait ses collaborateurs — à ramener les faits divers de l'administration courante à des raisons profondes et lointaines, parfois même religionnistes, et à formuler ses directives et ses solutions en sommaires et parfois même en syllogismes.

Dans ses fonctions de vicaire général d'autres qualités se manifestaient pour la première fois avec un éclat jusqu'alors inconnu, telles sa bonté et sa prudence. La prudence du chanoine Van Crombrugge se composait pour une bonne part de la réserve et de la taciturnité qui lui étaient naturelles, et sa tendance à s'envelopper de mystère lui venait à point, du moins vis-à-vis de ses subordonnés. Le vicaire général était devenu un grand

silencieux, et la discrétion qu'il gardait religieusement lui gagnait la confiance absolue de ceux qui avaient recours à ses lumières. Il arrive que la taciturnité soit la patrie des refoulés et des impuissants et qu'elle produise autour de ceux qui en sont la victime une atmosphère de froideur qui prévient la sympathie. Tel n'était pas le cas ici. La réserve du chanoine Van Crombrugghe n'effrayait ni à *fortiori* n'écrasait ceux qui allaient s'ouvrir à lui; au contraire, elle les invitait à parler. Au reste, si lui-même ne dévoilait pas le fond de sa pensée ou de son cœur, il intervenait suffisamment dans la conversation pour en graisser aux moments opportuns les rouages et pour ne jamais laisser planer ces silences mortels qui coupent la respiration. Vraiment il possédait l'art de faire parler les autres, sans faire traîner une seconde l'entretien. Pour ma part, je crois pouvoir expliquer la confiance qu'il inspirait, malgré la distance observée froidement, par la sympathie profonde qui s'éveillait en lui envers ceux qui lui témoignaient leur confiance et qui laissait deviner une âme très sensible à travers l'enveloppe de glace de cet homme discret, même solennel et pontifiant.

Nous abordons ainsi le chapitre de la bonté du vicaire général, sujet sur lequel les avis furent unanimes au lendemain de son décès. Savant théologien, doué d'une vision large sur les hommes et les événements, il comprenait, sans les excuser, les infirmités humaines et il s'attachait à panser les blessures plutôt que de les exaspérer. A ce point de vue, il différait notablement de son collègue Mgr De Baets. Celui-ci fut un administrateur plus impétueux, la tête férue de principes, prenant volontiers l'attitude d'un chevalier sans peur et sans reproche, aimant traîner son sabre de vicaire général sur les pavés et même le dégainer, avant que de dévoiler le fond de son âme non moins généreuse et peut-être plus sacerdotale. Toutefois, dans les marques de bonté qu'il prodiguait, le chanoine Van Crombrugghe prenait les allures d'un protecteur plutôt que celles d'un père. Il pratiquait la générosité à la manière d'un chef de tribu, c'est-à-dire, pour reprendre son langage religionniste, à la manière d'un cheik. Ceux qui allaient se confier à lui, il les introduisait dans sa tente, il les recouvrait de sa puissance, il les traitait en clients de sa *beth-ab* ou maison patriarcale.

Tout préoccupé qu'il fut par les affaires administratives, — *double, double, toil and trouble*, — le chanoine Van Crombrugghe réussit le tour de force de garder un contact étroit avec le mouvement des idées et des études. Jusqu'à la fin de sa vie il continua à s'enquérir des progrès de la *Wissenschaft*, pour reprendre ici le terme qu'il affectait. A chaque fois que nous allions le voir, il nous assaillait de questions sur les problèmes auxquels lui-même s'était jadis consacré et sur beaucoup d'autres encore. Quand je passe en revue ces entretiens, je m'étonne de la variété des sujets qu'il y abordait : le progrès des études bibliques et historiques surtout à propos de certaines questions qu'il considérait comme fondamentales, telles l'exégèse des trois premiers chapitres de la Genèse, les prophéties sur l'Ebed Jahweh, l'évangile de l'enfance, l'interprétation des textes christologiques et eucharistiques, les derniers travaux critiques de M. Alfred Loisy, la place de l'apologétique dans l'enseignement de la religion, l'organisation et le progrès des études dans les universités et les séminaires, les idées et projets d'Yves le Querdec sur le ministère pastoral, les rapports de l'enseignement et de l'action catholiques, la réforme du catéchisme, la publication du nouveau cours d'histoire sainte par les Sœurs de Vorselaar, etc. Vraiment on était stupéfait de l'extraordinaire information de cet homme, de sa vigueur de pensée, de son érudition et de sa verve de polémiste. Ajoutons que dans la conversation privée, — *clauso cubiculo*, — il lui arrivait de déposer son attitude de sphinx et l'air affecté de théologien omniscient; il supportait alors, comme tous les

hommes intelligents, la contradiction, il la provoquait même, y voyant un élément de progrès parce que de contrôle. Toutefois il tenait à tirer lui-même la conclusion à la fin des entretiens et il voulait toujours aboutir à une solution. Rien ne pesait davantage à cet esprit avide de vision claire et de synthèse que de pratiquer le doute comme un sport et de devoir suspendre son jugement.

Un tempérament aussi intellectuel et aussi porté à la pensée froide se prêtait mal à une vie de piété exubérante, friande de la dévotion sentimentale et des grandes manifestations du culte liturgique. Le chanoine Van Crombrugghe pratiquait la religion surtout *in spiritu et veritate*, et l'on ne peut manquer de croire qu'il avait choisi la meilleure part. Cependant d'aucuns ont regretté qu'il ait laissé s'atrophier, plus qu'il n'eût été souhaitable, l'élément sensible et l'aspect extérieur de sa piété sacerdotale. Sans doute, *ardere parum*, il n'est pas suffisant de brûler d'ardeur sensible dans le service du Seigneur, mais d'autre part, toute pensée est vaine qui ne tourne pas à aimer : *lucere vanum!* Un peu plus de piété rayonnante et conquérante eût certainement contribué à décupler son influence sacerdotale. Cependant on aurait tort de croire que lui-même n'appréciait pas à sa juste valeur l'emprise des actes même extérieurs de la vertu de religion. Ses anciens élèves, les instituteurs et surtout les promoteurs de la croisade eucharistique peuvent témoigner qu'il aimait parler des beautés de l'apostolat pour l'extension du royaume de Dieu en termes enthousiastes. Nous savons aussi qu'il a porté un intérêt sans cesse grandissant aux aspects mystiques, au sens large de ce mot, du sentiment religieux. Je me rappelle qu'un jour — je ne prétends pas qu'il fut alors très clairvoyant — il me félicita de posséder à la fois un esprit critique et un besoin « mystique » de vie religieuse, et il m'engagea à entretenir ces deux aspects de ma vie spirituelle avec une égale ferveur. Une autre fois il établit devant quelques prêtres la nécessité de s'appuyer sur un mysticisme profond pour faire réussir n'importe quelle propagande, y compris celle du ministère sacerdotal et des œuvres sociales catholiques. « Les socialistes possèdent un admirable réseau d'organisations, concluait-il, mais l'avenir n'est plus à eux. Les communistes leur ont ravi leur idéal et la flamme mystiques. » Enfin, en décembre dernier, quand je lui causais des nouveaux manuels d'histoire sainte de Vorselaar, il me dit : « N'oubliez pas de mettre en évidence dans l'histoire d'Israël la présence agissante de Dieu. Plus j'y réfléchis, plus j'apprécie la réflexion de mon ami le P. Jérôme : Vraiment, partout dans ma vie et dans l'histoire, je cogne Dieu. »

* * *

Tous ceux qui ont approché le chanoine Van Crombrugghe au cours des derniers mois de sa vie ont emporté l'impression qu'il se sentait fatigué et triste. Ils attribuaient ces sentiments au mauvais état de sa santé. Celle-ci était, nous l'avons déjà dit, compromise depuis des années, mais le professeur s'obstinait à boudier les « messieurs de la Faculté », à ne pas se soigner suffisamment, à souffrir en silence, et à ne parler à personne de son mal. Il y eut dans cette attitude beaucoup de grandeur et de courage, hélas! à mon avis un peu mal placés. Ne serait-il pas devenu en l'occurrence la première et principale victime d'une tendance à trop s'isoler, à fuir toute camaraderie, même à ne pas cultiver suffisamment la vertu d'amitié? Ah! que l'on regrette que notre maître ait si peu recherché et trouvé le vrai réconfort dans sa vie! D'aucuns font valoir également les désillusions qu'il éprouva à la longue dans ses fonctions de vicaire général. Désireux d'exercer de l'influence, comme l'a noté une plume que je crois être des plus autorisées dans la notice nécrologique parue

dans le *Godsdienstige Week van het Bisdom Gent*, le chanoine Van Crombrugghe dut se rendre compte que les bureaux d'un vicaire général s'y prêtaient moins bien qu'une chaire de professeur de théologie. D'autre part, il n'eut pas l'âme romantique d'un Mgr De Baets pour corser son sacrifice et en faire parade devant le public, comme par exemple quand l'ancien président du séminaire nous disait : « Il faut savoir, mes chers amis, se sacrifier dans la vie. Jadis, à l'appel de mon évêque, je n'ai pas un instant hésité à renoncer à mes spéculations théologiques, à quitter Louvain pour venir à Gand servir mes supérieurs et revoir les comptes des fabriques d'église. Ce fut pour moi une déchéance, mes amis, mais un beau sacrifice puisqu'il s'agissait de la volonté de mes supérieurs et par conséquent de Dieu. » A cette désillusion il faut ajouter le sentiment d'impuissance qu'il ressentit dans les dernières années de sa vie vis-à-vis du bien immense qu'il avait à réaliser dans un grand diocèse et des obstacles presque insurmontables qu'y opposent la malice ou l'indolence humaines. Il fut également très affecté par les événements de la vie internationale dont nous sommes depuis six mois les témoins. Il souffrait profondément du nouvel état de guerre et pressentait les plus funestes suites morales de la mobilisation et de la désorganisation sociale qui en sera l'inéluctable conséquence. Mais si ces événements ont assombri son âme, je me plais à penser — et je crois être bien informé — qu'ils ont également approfondi les sources de sa vie religieuse. Dans une des dernières allocutions qu'il eut l'occasion de faire, il affirmait non sans émotion que les événements tragiques nous obligeaient tous à un examen de conscience, à une plus profonde intelligence du sens de la vie, à un reclassement des valeurs éternelles. Une personne qui eut l'avantage d'écouter le professeur eut l'impression qu'il parlait de l'abondance du cœur, non pas sans avoir au préalable réalisé pour lui-même ce qu'il recommanda avec tant d'éloquence à ses auditeurs.

Des nombreux et beaux commentaires dont il ornait les textes bibliques au cours de ses leçons de théologie j'ai retenu avec prédilection celui dont, au terme de son exposé sur le mystère de la prédestination et du salut éternel, il faisait accompagner la magnifique parole de saint Paul : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*. « Tout conspire au bien de ceux qui aiment Dieu. » J'ai la ferme conviction que la tristesse dont les dernières années de notre maître et surtout ses derniers jours furent assombri, a été pour lui une épreuve providentielle dont le Seigneur s'est servi pour approfondir son âme religieuse et lui fournir le complément d'ardeur dont sa vie intérieure pouvait encore avoir besoin avant que d'être appelé à comparaître devant Dieu.

* * *

Même en tenant largement compte de quelques tâches d'ombres que nous n'avons pas voilées, la figure du chanoine Van Crombrugghe, à la considérer d'ensemble, apparaît d'une impressionnante beauté : *Magnus ille vir Moyses cujus oculi non caligaverunt et dentes non sunt moti*. Comme ses anciens élèves doivent remercier la Providence de leur avoir donné ce maître incomparable! Tous lui sont redevables de posséder une synthèse théologique qui est l'armature de leur foi et la lumière bienfaisante de leur apostolat. Beaucoup lui doivent en outre l'éveil de la curiosité intellectuelle, le goût du travail et de la recherche scientifique, la foi enthousiaste en la mission propre de la science pour le bien des âmes et de l'Eglise. Enfin il en est qui jusqu'au dernier moment ont pu s'approcher de lui pour chercher et trouver auprès de cet homme, qui paraissait bâti comme Pierre sur le roc de la vérité éternelle, lumière et sécurité, et qui se réfugiaient

dans sa science, dans ses directives et ses conseils comme dans un havre de salut.

Il est bien rare que les disciples ressemblent à leur maître. Cependant, sans prétendre nous hausser même de loin à la taille du regretté professeur, nous voudrions en ce moment avoir hérité de lui au moins un grain de cette sûreté de jugement, de cette tranquillité d'âme, de cette force chrétienne qui ont fait du chanoine Van Crombrugghe pour une période de plus de trente ans une des lumières les plus bienfaisantes de l'église de Gand, une des colonnes contre lesquelles elle s'est appuyée pour se maintenir à travers les tourmentes qui nous ont assaillis dans ce siècle d'incrédulité (1).

J. COPPENS,

Professeur à l'Université de Louvain.

(1) *Le Ve Centenaire de la Faculté de théologie de l'Université de Louvain, 1432-1932. Liber Memorialis*, Louvain, 1932. — *Bibliographie académique de l'Université catholique de Louvain*, VI, 1914-1934, Louvain, 1937. — J. COPPENS, *Eloge académique de M. le professeur Edouard Tobac*, Louvain, 1930. — F. CLAEYS-BOÛHART, *Monseigneur Maurice De Baets*, dans *Un. Cath. Louvain. Annuaire-Jaarboek*, 1930-1933, p. CXII-CVX. — J. COPPENS, *In Memoriam Mgr De Baets*, Louvain, 1935. — W. GOOSSENS, *Vicaris-generaal K. Van Crombrugghe als theoloog en professor*, dans les *Collationes Gandavenses*, 1940, t. XXVII, pp. 17-35. — J. COPPENS, *Le chanoine Albin Van Hoonacker. Son œuvre, son enseignement et sa méthode exégétiques*, Paris, 1935.

La Revue catholique des idées et des faits est la revue belge de culture générale la plus vivante, la plus importante, la plus répandue, et... la moins chère. Fondée en 1921, sous les auspices du Cardinal Mercier, elle renseigne sur toutes les questions du jour. Ceux qui la lisent depuis ses débuts voudront bien reconnaître la sûreté de ses informations, l'unité et la continuité de ce que l'on pourrait appeler sa vision des choses, et comment, dans les graves problèmes qui dominent notre temps et dont dépendent pour une large part l'avenir de la Patrie et celui de l'Eglise, les points de vue défendus ici se sont trouvés singulièrement confirmés par les faits : Victoire gâchée et Paix perdue; impuissance et faillite de Genève; extension de la réaction antidémocratique en Europe; accentuation et généralisation de réformes sociales profondes visant à redresser les abus d'un capitalisme inhumain, de cette exploitation de l'homme par l'homme qui restera la grande caractéristique du XIX^e siècle; ravages du chancre russe; évolution d'une Allemagne restée une sous l'hégémonie prussienne, vers la guerre de revanche et vers la persécution religieuse; course aux armements; ascension de l'Italie; guerre d'Ethiopie; guerre civile en Espagne; chaos, erreurs et contradictions de la politique anglaise; perte de prestige et faiblesse de la politique française; problèmes missionnaires et, en particulier, celui du Clergé et de l'Épiscopat indigènes; nécessité, pour tous les chrétiens de se rapprocher et de promouvoir l'Union des Églises; et, chez nous, évolution de notre politique intérieure, plus particulièrement du mouvement flamand...

Soutenez notre effort d'apostolat intellectuel. Faites-nous lire. Recommandez-nous autour de vous.

Au Fou!...

Il s'est fondé il y a quelque temps, à Bruxelles, un « grand hebdomadaire belge », dans le but hautement louable de défendre notre indépendance nationale, ce qu'on appelait à ce moment notre « neutralité debout ». Chacun sait qu'elle aurait déjà cessé d'exister depuis belle lurette sans la poignée de jeunes publicistes — seuls conscients des exigences de l'heure — qui y ont pris sur eux d'en opérer le périlleux sauvetage. Vous croyez que nos soldats sont un peu là pour cette besogne? Allons donc! Ce sont ces jeunes héros, vous dis-je, et eux seuls, qui veillent efficacement au salut de la Patrie. Telle est du moins la thèse qu'ils s'efforcent de faire admettre, avec succès, m'assure-t-on, aux pauvres poires (« pauvres » est ici une façon de parler) qui couvrent les frais considérables d'impression et de diffusion de notre « grand hebdomadaire national » — sans compter l'entretien des jeunes héros, comme de bien entendu. Mais qui parle de dépense, lorsque la santé de la Nation est en jeu? *Salus populi...* Puisqu'on vous dit que désormais notre indépendance est en bonnes mains!

Qu'on en juge plutôt.

Le mirifique canard a une espèce de rédacteur en chef dont certaines rumeurs feraient, pour un peu, l'Egérie de M. Spaak. Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'intéressant personnage a les poches bourrées de lettres de notre jeune ex-Premier ministre. Et comme il ne se fait pas faute de les exhiber, il ne manque pas de gens pour voir en lui le porte-parole officieux, que dis-je, l'éminence grise du neveu de M. Janson.

Or donc, notre génial penseur vient une fois de plus de mettre sa bonne plume de Tolède au service de la pauvre indépendance belge. Il s'agissait de démontrer cette fois — tout se tient, n'est-il pas vrai? — le bien-fondé de la théorie allemande du *lebensraum*, la doctrine qui a succédé à celle de la race et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, justification des affaires de Vienne et des Sudètes. Pour couvrir moralement le coup de Prague et celui de Varsovie, en attendant mieux, on affirme qu'une grande nation — une nation forte — a le droit d'étendre son emprise « sur l'espace géographique et économique » (*sic*) qu'elle partage avec ceux dont le hasard a fait ses voisins. On baptise cela « l'espace vital » et le tour est joué.

« Ce raisonnement qui paraît élémentaire, écrit le champion de notre indépendance (il vient d'expliquer pourquoi, malgré les « justes » revendications du Congrès pan-indien, l'Angleterre n'est pas obligée d'accorder tout de suite l'autonomie aux compatriotes du Mahatma : « Question d'opportunité et de circonstances, » affaire *intérieure* britannique », nous assure-t-il), ce raisonnement élémentaire n'a aucune raison (on admirera ce « raisonnement qui n'a aucune raison ») de ne pas être appliqué aux relations de l'Allemagne et des pays de l'Europe centrale et orientale, qui, eux, participent au moins à un espace géographique et économique commun. Ces pays ne font pas plus partie de l'Occident que les Indes et ont beaucoup moins contribué au développement de la civilisation que le peuple hindou. »

Il y a des gens qui écrivent pour ne rien dire. On avouera que ce n'est pas le cas de notre Pic de la Mirandole et qu'il serait malaisé d'enclorre en moins de mots plus de substantifique moelle! Quelle belle leçon — *in cauda* — d'histoire et de géographie : l'Orient, l'Occident...! Mais j'y reviendrai. Commençons par le commencement. Je connais des gens qui en auront fait leurs choux gras, dont les grands ciseaux n'auront pas chômé :

ce sont les fonctionnaires qui collectionnent, à la *Wilhelmstrasse*, les coupures de journaux, les petits papiers aptes à servir un jour.

Vous voyez la chose : supposons que dans quelques mois, quelques semaines ou quelques heures, nos voisins orientaux décident de donner suite au plan d'attaque par le Nord-Ouest dont on dit que leur état-major l'a préparé jusque dans ses moindres détails. Il faudra, naturellement, le couvrir d'un bon prétexte diplomatique. Or il est désormais tout trouvé, ce prétexte. N'est-ce pas un Belge lui-même (on prétend en effet que l'auteur de ces lignes providentielles — providentielles pour qui pourrait en vouloir à la Belgique — est Belge par surcroît... On prétend bien des choses!), c'est un « Belge », et non seulement un Belge quelconque, mais un officieux, le « conseiller » du propre ministre des Affaires étrangères qui affirme dans son jargon une chose qui doit vouloir dire que l'Allemagne aurait parfaitement raison d'imposer sa loi à la Bohême, à la Pologne, à la Hongrie, à la Roumanie, que sais-je à qui? — parce que tous ces pays « participent avec elle à un espace géographique et économique commun ». Comme l'Allemagne rhénane forme pour une bonne part l'hinterland des ports d'Anvers et de Rotterdam (ce que notre auteur trouvera dans tous les manuels de géographie élémentaire), il résulte de son « raisonnement » que le III^e Reich aurait sur nos pays des droits indiscutables : ces messieurs n'ont qu'à venir, ils pourront dire que c'est un « Belge » qui les a appelés.

Que notre génial penseur n'ait point « pensé » cela? Je voudrais le croire, mais c'est pourtant à cela que tend, hélas! son « raisonnement élémentaire ».

Et, du reste, il n'y a pas que l'Allemagne. Imaginons au Quai d'Orsay un changement de personnel, toujours possible en démocratie et même ailleurs, et qu'on vienne nous dire : « Ce qui est vrai pour l'Orient ne l'est pas moins pour l'Occident, la Meuse et l'Escaut sont des fleuves français!... » On est le champion de l'idée belge, Messeigneurs! Encore une fois, hélas! trois fois hélas!

Et la Finlande, que notre ami peignait comme l'avant-garde de la civilisation? Son « raisonnement » ne va-t-il pas comme un gant à la monstrueuse entreprise de l'Union des Républiques Socialistes?

* * *

Maintenant, si vous voulez mon avis, je vous dirai que je trouve cela bien fait : les patriotes qui ont donné leur bel argent à cet hurluberlu pour qu'il consacre son immense talent et son vaste savoir à la défense de notre indépendance ne l'ont pas volé! On s'informe, que diable! On prend ses précautions! On ne laisse pas une boîte d'allumettes à la portée d'un gosse de quatre ans, d'un être irresponsable. Et moins encore du poison, ni *a fortiori* un pistolet chargé. Quant à une plume, et avec le moyen de faire reproduire en lettres moulées à un nombre respectable d'exemplaires les beautés surhumaines qu'elle distille!...

Voyons, nous avons bien lu? « Ces pays (la Bohême, la Pologne, la Hongrie), ces pays ne font pas plus partie de l'Occident que l'Inde et ont beaucoup moins contribué au développement de la civilisation... » Voilà un monsieur qui se fonde sur l'histoire et qui n'a jamais entendu parler ni de saint Wenceslas, ni de Jean Sobieski, ni de saint Etienne, ni de Jean Hunyade! (Tout l'article est de la même encre, il faut le lire pour se payer une pinte de bon sang). Et le champion de notre indépendance a pondé un « livre » entièrement de cet acabit! Je vous dis qu'on met des gens à Gheel qui n'en ont pas tant fait!

FRANÇOIS MARET.

Selma Lagerlöf

Devant certaines destinées géniales harmonieusement réalisées l'admiration se sait insuffisante et appelle à son aide les ferveurs de la vénération et de l'amour. Virgile, en quelque sorte canonisé par le Moyen-Age, est un de ces rares génies adoptés par la piété filiale d'une très vaste élite; Guido Gezelle reçoit de son peuple le même hommage qui dépasse de loin la simple gloire littéraire. Et, de même, Selma Lagerlöf a, dès à présent et à jamais, dans le cœur de tous les Suédois, un autel où brûle le pur encens : mélange de reconnaissance, de tendresse et de fierté.

Il est de plus grands génies; il en est peu d'aussi puissants, si vous entendez par là qu'elle subjugué les cœurs plus encore qu'elle ne charme les esprits. Elle n'est pas, à mon avis, une grande romancière, et, poète, son vol atteint rarement les cimes. Mais la *qualité* de son œuvre est unique. Elle accomplit le miracle de conjuguer les prestiges d'un métier très sûr et très moderne avec la somme des dons épico-lyriques des bardes primitifs.

Le vrai poète est doué de sens multipliés et affinés. Il entend et voit au delà des apparences; il déchiffre naturellement, sans y songer, les runes de la nature, du passé et de l'invisible. C'est mieux qu'un interprète : un voyant. S. Lagerlöf répond à cette définition. Elle a vécu sa longue vie dans le monde à nous accessible, doublé d'un autre monde, aussi réel pour elle, infiniment plus riche et plus beau. Elle a trouvé dans son berceau la pierre philosophale que les savants ont cherchée en vain : celle qui convertit en or la plus humble matière. Il n'est que de lire son *Journal d'un enfant* et *Morbacka* pour constater chez elle ce don merveilleux. L'enfant infirme et sensible, un peu timide et secrète, dont personne ne devine l'effarant privilège, ne perd pas un écho des voix de la terre et des hommes, ni un reflet du spectacle varié des jours et des saisons. Le moindre souvenir des vieilles, le moindre geste des familiers et des passants, le moindre fait-divers de sa modeste existence sont reçus dans une imagination miraculeusement créatrice, qui élabore, dès le premier âge, inconsciemment, une exégèse de la vie et du monde, laquelle les fera paraître, au jour voulu, riches, beaux et émouvants comme un poème de Dieu. Il y a des enfants mythomanes; et les enfants les mieux doués le sont tous à un certain degré. Mais leur mythe demeure un jeu, un jeu où ils entrent d'ailleurs très sérieusement, avec toutefois la certitude qu'on en peut sortir. Pour la petite Selma, le mythe n'est pas un jeu; c'est une nécessité, la condition même de son existence, l'air où respire son âme. Elle vit dans un halo, une sphère de rayonnement réciproque qui l'unit d'une façon singulière au monde et le monde à elle, et qu'elle transporte avec elle partout. Ce don lui fait d'abord retrouver la légende, qui est l'endroit de la tapisserie dont l'histoire n'est que le prosaïque envers; et ensuite, il lui fait créer la légende là où celle-ci n'a pas encore eu le temps d'apparaître.

Par un curieux mimétisme, ce contact intime avec le décor de son existence — le domaine familial de Morbacka, la rustique province de Vermland — a tout à la fois modelé son âme à la ressemblance de sa petite patrie et projeté sur celle-ci la douce beauté de cette âme. L'œuvre de Selma Lagerlöf n'évoque ni la mâle élégance de Stockholm, ni la grandiose rudesse des environs du Kebnekaïse et d'Abisko. Elle a toutes les qualités tempérées et gracieuses du Vermland; et celui-ci à son tour est à jamais transfiguré, embelli, poétisé par le regard créateur de la conteuse qui s'est posé sur lui.

L'œuvre la plus caractéristique de Selma Lagerlöf, celle où l'on voit le mieux opérer ses dons étranges, c'est *Gösta Berling*, qui la rendit brusquement célèbre. Œuvre de jeunesse, débordante

dante de jeunesse. Roman? Épopée? Ni l'un ni l'autre, à vrai dire. Collier d'histoires romanesques et romantiques enfilées un peu au hasard, auxquelles un héros toujours moralement présent, un souffle soutenu, et une constante atmosphère d'exaltation héroïque suffisent à conférer l'unité d'intérêt dans la variété des épisodes. Il se dégage de ce livre un enchantement singulier. Personnages grotesques ou tragiques apparaissent, reparaissent en des décors grandioses ou fantastiques, et, écoutant qui son cœur volcanique, qui son esprit peuplé de chimères, évoluent sans étonnement dans un air chargé d'héroïsme ou de catastrophes. Cela est aussi éloigné que possible des habitudes du roman réaliste; mais cela nous émeut profondément, car dans cette chronique sublimée jamais un sentiment n'est faux ni une réaction invraisemblable, et la vérité humaine, qui importe avant tout dans le roman comme au théâtre, et que seule nous exigeons d'eux, demeure toujours respectée. Merveilleux moyen d'évasion que l'histoire de Gösta, de la Commandante et des « Cavaliers »! L'après-midi des dimanches, — de ces dimanches provinciaux au romantisme impénitent où je retrouve mon cœur de 1910 et l'« invitation au voyage » des vieilles nostalgies, — il m'arrive de reprendre un livre qui me soit la caravelle où embarquer mon rêve pour le plus beau des périple. Et, sur le rayon privilégié, si ce n'est pas au *Grand Meaulnes* que s'arrête ma main, ou à quelque bon Ramuz, c'est à *Gösta Berling*. Or, et ici apparaît le don du mythe, les décors et les personnages de ce livre qui dépayse si bien ont été pris dans l'entourage de l'auteur, et non dans un passé ou un lointain qui d'eux-mêmes opèrent les mirages. Le domaine d'Ekeby, qu'on visite encore, est une vaste maison des champs sans grand caractère, sans mystère non plus; les paysages de lacs et de bois sont, pour les yeux du touriste, assez ordinaires; quant au sieur Kalle Frykstéd, intelligent et ivrogne, qui lui a servi de modèle pour son héros Gösta, l'auteur l'a connu par les souvenirs de sa tante Nana Lagerlöf, et les autres personnages ont été, en réalité, ses contemporains ou ceux de ses parents. De ces hommes simplement pittoresques Selma a fait des héros au cœur démesuré; ces paysages, elle les a vus peuplés de mystère et de farouche grandeur; ces fermes, ces églises, ces presbytères, ces forges, elle leur a prêté une vie hantée. Et non pas, remarquez-le bien, par un procédé préconçu de transposition et d'idéalisation, mais par son instinct poétique le plus profond. Toutes les choses, tous les êtres, même les plus loufoques, n'ont pu s'approcher d'elle sans aussitôt lui montrer leur réalité secrète, leur drame enfoui. Ainsi son roman s'élève à la grandeur de l'antique *saga*. La transformation que le rêve lent de plusieurs siècles a fait subir aux hommes et aux faits d'avant l'histoire écrite, son intuition à elle la leur a imposée dans le court espace, riche de pouvoir magique, de son enfance favorisée des dieux. Car toute son œuvre germe déjà dans son âme d'enfant, et l'on ne peut assez étudier ses *Souvenirs* si on veut tout à fait la comprendre.

A cette curieuse réceptivité se joint heureusement chez elle un art de conter qui est proprement inégalable. Il faut que ce soit elle qui conte tout cela; et il suffit que ce soit elle pour que le moindre épisode prenne un intérêt insoupçonné. Elle a tellement le sens du drame. Tout est vivant, palpitant, dès qu'elle s'en occupe. De simples contes, comme ces deux contes de Noël de *L'Anneau de Pêcheur* qui s'intitulent *la Trêve de Dieu* et *Paix sur la Terre*, atteignent, à un moment donné, l'auguste majesté de l'épopée ou de la tragédie.

Selma Lagerlöf est très différente des conteurs nordiques les plus aimés : Topelius, Andersen. Ceux-ci ont l'esprit allégorique, comme des fabulistes. Leurs récits sont d'ingénieuses constructions de leur imagination. Ceux de Selma Lagerlöf sont des données du réel, des « tranches de vie » comme on disait naguère, et ses contes les plus féeriques, ses légendes les plus éloignées de

l'histoire donnent encore, par la vérité de leurs personnages, la sensation du vécu. On jurerait qu'elle a été présente à tous les drames qu'elle évoque.

J'en viens ainsi à signaler les prestiges de son art, l'habileté de son métier. L'esprit d'observation fait de cette amie des *trolls* et des *tomtes* une réaliste. Elle n'invente jamais, elle se souvient. Elle situe ses légendes dans les pays qu'elle connaît, de préférence en Suède et en Palestine (1). Les lignes du paysage comme les traits des figures et les détails de mœurs sont toujours ressemblants. Sa description est sobre, mais chaque mot porte. C'est de la photographie d'art. Les Nordiques allient facilement le sens pratique et le rêve. Elle se tient toujours solidement debout sur la terre, et ne flotte pas dans les brumes. Cette précision donne à ses visions tous les caractères du réel quotidien sans leur enlever leur poésie. Elle excelle à créer des atmosphères.

Sa plus grande réussite d'artiste est peut-être *le Merveilleux voyage de Nils Holgersson*. Quelle gageure que d'écrire un livre scolaire qui fût à la fois une pittoresque leçon de géographie et d'histoire et un poème passionnant à la portée des écoliers ! Elle s'en est tirée brillamment. Tous ses dons de créatrice, de conteuse, de peintre ont collaboré à faire de ce livre « imposé » une œuvre qui ravit les petits et les grands, les simples et les lettrés.

Ici, comme dans ses contes, ses légendes, ses romans, on admire un autre don grâce auquel tous les autres prennent leur valeur : sa simplicité. Une simplicité vraie, une espèce d'humilité, qui fait affleurer constamment ses belles qualités humaines de bienveillance, de compréhension, de compassion, de bonté.

Sa vie et son œuvre semblent avoir été de la même qualité. On ne peut les dissocier, ni s'intéresser à l'une sans s'occuper de l'autre. Aussi bien ne se lasse-t-on jamais de l'entendre parler d'elle-même. Un moi aussi franc, aussi modeste n'est point haïssable. Et d'ailleurs elle est elle-même le trésor où elle a tout puisé. On se réjouit de son Prix Nobel, parce qu'il lui a permis de racheter la maison paternelle, qui fut aussi sa « maison des fées ». On aime à la voir se dévouer aux nobles causes : ses démarches ont la valeur de ses œuvres littéraires. Sa mort a été exactement ce qu'elle devait être. Depuis plusieurs années M^{lle} Lagerlöf était fatiguée et souffrante. Cependant elle « servait » encore, et la mort l'a surprise en train de « servir » : de servir l'auguste cause de la Finlande. Et cette mort qui, en temps ordinaire, aurait, malgré qu'elle en eût, fait beaucoup de bruit, elle fut, comme il se doit, discrète et presque obscure, profitant d'un moment où la publicité a trop de besogne pour s'occuper

(1) Ses *Légendes du Christ*, ses deux *Jérusalem* renferment de belles pages, mais j'ai l'impression que chaque fois qu'elle quitte sa province, un peu de son charme magique l'abandonne. Et je mets au-dessus de tout le reste ses histoires vermlandaises. Le mot de Jean Cocteau est tellement vrai : « Un osieau ne chante jamais mieux que sur son arbre généalogique. »

beaucoup d'elle. Ainsi la petite fille timide de Morbacka, la modeste institutrice de Landskrona, la vieille fille boiteuse du Morbacka retrouvé s'en va sans déranger personne, assez heureuse d'avoir enchanté des générations, assurée d'ailleurs qu'elle en enchantera encore beaucoup d'autres.

CAMILLE MELLOU.

**SOCIÉTÉ ANONYME DES CHARBONNAGES
DE RESSAIX, LEVAL,
PÉRONNES, SAINTE-ALDEGONDE ET GENCK
à Ressaix (Hainaut).**

Du rapport du Conseil d'administration sur l'exercice 1939 nous extrayons ces considérations :

L'activité de l'industrie charbonnière belge a connu, au cours de l'année 1939, deux phases très différentes : la première, s'étendant de janvier à fin août, se caractérise par l'équilibre entre la production et l'écoulement ; la seconde, débutant en septembre avec l'entrée en guerre de nos principaux voisins, marque, à raison du ralentissement des importations, un relèvement notable de la demande en combustibles nationaux qui dépasse la production.

Chargés, à titre d'experts, par le Gouvernement d'étudier le problème charbonnier dans son ensemble, MM. Tschoffen et Yernaux ont particulièrement constaté et mis en évidence les faits suivants :

a) Les charges sociales accusent, dans l'industrie charbonnière belge, un accroissement impressionnant : elles représentent, en 1939, 22 % des salaires, soit 12 % de plus que dans les autres industries ;

b) Le régime de travail en vigueur depuis février 1937 a exercé sur les prix de revient des charbonnages une action défavorable, d'où nécessité d'une meilleure répartition du temps de travail ;

c) Les amortissements et les réinvestissements effectués dans nos mines, au cours des dix dernières années, ont été, par suite de l'insuffisance des bénéfices réalisés, manifestement trop faibles pour assurer l'équipement technique nécessaire eu égard à la concurrence étrangère.

Les conclusions des experts du Gouvernement n'étaient pas encore déposées lorsque survinrent les événements internationaux qui allaient entraîner une modification profonde dans la tenue du marché charbonnier.

Il est regrettable qu'en présence du déficit constaté dans la production, des mesures tendant à augmenter immédiatement les extractions par une prolongation raisonnable du temps de travail n'aient pu être appliquées dès 1939 et qu'il ait fallu attendre jusque février 1940 pour obtenir l'accord sur une formule permettant de travailler huit heures par jour.

De gros efforts d'adaptation restent encore à réaliser, car la production correspondant au régime de travail actuel est trop faible pour satisfaire à la fois les besoins de l'Union Economique Belgo-Luxembourgeoise et les exportations indispensables au maintien de la vie économique du pays.

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1880

SPÉCIALITÉS :

GROUPEMENTS RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS

49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS

18, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Tél. Charleroi 183.60

**Fabrique de
PARAPLUIES
en tous genres**

PÉBREL Frères S. P. R. L.

11, rue Puissant - CHARLEROI **PARASOLS
DE JARDINS**

VENTE EXCLUSIVE EN GROS



LOUIS STRUYVEN

TISSUS FILTRANTS

Cordes & Ficelles

SACS

Téléphone 1

TIRLEMONT

Mercerie Franco-Belge

15, boulevard Jacques Bertrand — CHARLEROI
TÉLÉPHONE 127.84 C. ch. postaux 156.620

TOUT POUR LE MÉNAGE ET CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES
depuis les produits d'entretien jusqu'aux articles de luxe

Vêtements-Bonneterie-Lingerie-Produits d'entretien
Franco dans toute la Belgique

Laine à tricoter



QUAND IL GÈLE

et surtout quand il pleut, notre climat exige des vêtements chauds. La chaleur de la laine est la plus saine.

GANTS, ÉCHARPES, CHANDAILS

résisteront à l'usage, si tricotés en

LAINES VESDRE

Filature Schillings

Société Anonyme — DOLHAIN, près Verviers

Fils Angora en tous genres

Angora 100 % pour tricotage à la main, bonneterie, ouvrages de dame

Pelotes et Écheveaux—Fils classiques et fantaisie
Fils Angora pour sous-vêtements jusque 2/40 m/m

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique:
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantaisies. Qualités pure laine, laine et coton, laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés en peigné et cardé — Serges — Beaver — Draps de cérémonie — Velours de laine — Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'administration — Draps militaires — Draps pour ecclésiastiques — Loden — Gabardines

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS

Maison fondée en 1680



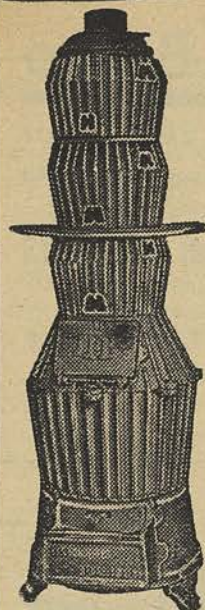
Laines

Fils de Laine

Draps et Etoffes de Laine

Laines pour tricoter à la main

DRAPS DE BILLARD



FOBRUX 236



Les Fonderies
Bruxelloises, s.a.
HAREN-lez-BRUXELLES

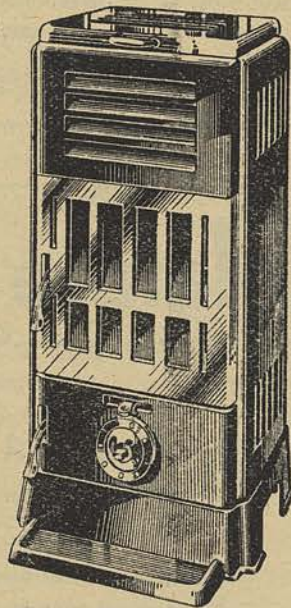
Poêles spécialement conçus pour le chauffage rationnel et économique des églises, écoles, salles de réunion, pensionnats, etc.



Les poêles GRANUM brûlent les petits anthracites de 10/20 avec le maximum de rendement.



Poêles,
Foyers,
Cuisinières.



GRANUM 1668

S. A. FILATURES et TISSAGES GOOSSENS Frères

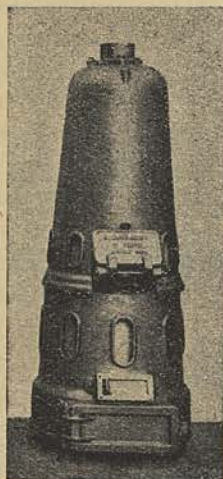
ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193 Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants
SACS neufs pour tous usages
PAPER-LINED BAGS
Spécialité de **SACS** pour SCORIES, CEMENTS, etc.

Filature de Laine Cardée Hauzeur-Gerard Fils VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés, flanelles et sous-vêtements, en pure laine et en mélange laine et coton
Fils fantaisies pour la robe



Fonderies et Ateliers de Construction E. BRIALMONT ST-TROND

Poêles brevetés BRIALMONT en 4 types. Très grande économie de combustible. Très grands générateurs de chaleur. Rouleaux de tennis en 6 types. Rouleaux de campagne de tous types à traction chevaline et tracteur. Fontes spéciales pour moteurs Diesel. Fonte résistant au feu, fonte pour la mécanique en général, au chrome, nickel, acier.
DEMANDEZ MES RÉFÉRENCES

SAVONNERIE PARFUMERIE COXIA

Société de Personnes à responsabilité limitée.

RUE BEAU-MUR, 53, LIEGE

Téléphone : Liège 277.79 — Chèque postal n° 176.93.

Télégr. : Coxia-Liège. — Reg. comm. Liège : 172.78.

SAVONS DE TOILETTE
SAVONS DE MÉNAGE
SAVONS INDUSTRIELS

EAUX DE COLOGNE
EXTRAITS - LOTIONS
POUDRES DE RIZ, etc.

COXIA se recommande tout particulièrement pour son savon en poudre qu'il fournit à de nombreuses institutions religieuses.
Spécialité de sticks pour la barbe.

ANALYSES DES DENRÉES ALIMENTAIRES

Georges Larochoymond

Ingénieur-Chimiste

Ex-chimiste du Comité de Ravitaillement Belge de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce de Tournai
Ex-chimiste expert du Tribunal de Commerce d'Anvers

42, rue Théodore Roosevelt, Bruxelles-Cinquanteaire
Téléphone : 33.60.61

Géo COENS

13, rue Chapelle de Grâce, ANVERS

Tél. : 209.58-349.19 Télégr. : STEAROIL

HUILES et GRAISSES
animales et végétales comestibles

Oleo Oil — Premier Jus — Oleostéarine — Arachides — Soya
— Coco — Palmiste — Sésame — Hydrogénées — Farines de viande et os — Farines de poissons — Huiles de foie de morue médicinales et vétérinaires.

CÉRAMIQUES



de la Lys

Marcke lez Courtrai

Carreaux céramiques de pavements en grès cérame fin

Société Anonyme Naamlooze Vennootschap
Belgique Téléphone Courtrai 629. Belgis
Compte chèque postal : 223.012. — Reg. du Com. : Courtrai 483

Jos. FIERENS

Kloosterstraat, 1

ANTWERPEN

Ruwe koffie

Rijst

Meelwaren

Specerijen

Rechtstreeksche invoer

Cafés crus

Riz

Féculets

Épices

Importation directe
Meilleures conditions

Cafés crus

WUYTS & INSTALLÉ

IMPORTATION
EXPORTATION
CONSIGNATION

Retraitement des Cafés du Congo

Rue des Aveugles, 20, ANVERS

Téléphone :
378.65 (4 lignes)

Reg. Com. :
Anvers 62

Adresse télégr. :
WINSTALLE

Léon HOUBION

48, rue des Français, ANS

VINS & SPIRITUEUX

Denrées Coloniales en gros

Particulièrement

Cafés Crus et Torréfiés

Torréfaction journalière

Adresse télégraphique : HOUBION-ANS.

Téléphone 605.55

Compte chèques-postaux n° 204.985

Registre du Commerce n° 2820.

LA BLANCHISSERIE NATIONALE

ÉTABLISSEMENT MODÈLE

90, avenue Adolphe Buyl — IXELLES

Téléphone : 48.95.39

Vastes installations pour blanchissage de tous linges
Blanchissage à l'air sur pelouse pour linges de corps
— Département spécial pour linge de famille —
Service journalier pour linges d'Hôtels, Restaurants
— Coiffeurs, Instituts, Pensionnats, etc. —

Albert DE WINTER

38, Longue rue Sainte-Anne — ANVERS

Téléphone : 269.26

Adr. télégr. : Winterbert

Cafés Crus

IMPORTATION
DES PAYS D'ORIGINE

NOTAMMENT

du Brésil, de Haïti, de Java,

du Congo belge, des Indes orientales

VOUS DÉSIREZ ACHETER DU SIROP!

Demandez échantillons et prix
à l'adresse suivante :

Siroperie MEURENS, à Aubel

3 QUALITÉS } Sirop mélangé, marque POMONA
Sirop purs fruits, poires et pommes
Gelée de poires (Spécialité)

Téléph. Aubel N° 9

Reg. du Comm. Verviers 12153

Confiturerie Nationale Belge

USINE A VAPEUR

Léon HORLAIT

Braine-le-Comte

Tél. : Braine-le-Comte n° 21 Reg. du Commerce : Mons 1157

Confitures de première qualité et de qualité courante
pour pensionnats et missions

Emballages hermétiques et stérilisés pour pays chauds

TOUS LES CHARBONS
des meilleures mines belges

ANTHRACITES - COKES - BRIQUETTES

JEAN MEEUS

15, Courte rue des Claires — ANVERS
Tél. 223 05

AGENCE DE CHARBONNAGES

ANTHRACITES

Spécialités pour Chauffage Central

CHARBONS - COKES - BRIQUETTES

TÉLÉPHONE
1236

G. Mayan - Malevé
Namur, 46, rue Henri Lemaitre

CHARBONS DE TOUTES PROVENANCES

COMPTOIR DES CHARBONS

Société de personnes à responsabilité limitée

58, rue de Stembert, 58, VERVIERS

Téléphones : 135,50 - 147,98 - 107,42

Compte Chèq. Postaux : 271486 O. B. C. : 9611 Registre du Commerce : 9704

GROS COKES-BRIQUETTES DÉTAIL

Franco gare par wagon dans toute la Belgique

Collèges, Pensionnats, Couvents, Communautés

Pour assurer votre ravitaillement par des maisons sérieuses
Adressez-vous aux firmes ci-dessous :

LE LYNX, Société Anonyme, à Bruxelles, 1 à 7, rue Adolphe Lavallée.

Maison HANIN-GILLES, S. A. à Marche-en-Famenne, 21, rue Saint-Laurent.

ou à ses filiales à Liège, rue des Franchimontois, 47.

à Dinant, place de Meuse.

à Arlon, rue Zénobe Gramme.

à Bomal-sur-Ourthe.

Maison ACHILLE MOUFFE, S. A., à Châtelet, r. des Brasseurs.

CENTRALE COLONIALE, S. A., à Anvers, 96, r. du Couvent.

VREVEN-BUNTINX, S. A. à Hasselt, boul. des Martyrs.

Visites des délégués sur demande, sans engagement.

Remise à domicile par camions.

Adressez-vous à la firme la plus proche pour faciliter le transport.

MACHINES A COUDRE

ANKER

Prix avantageux

Meilleure qualité

Nombreuses références de couvents, pensionnats et communautés religieuses. — Prix spéciaux. — Leçons gratuites de couture et de broderie

J. VERHAEGHE 88, rue Saint-Georges
Tél. 136 63 GAND

SOCIÉTÉ ANONYME

Graineterie Hollandaise

Bruel, 95, MALINES — Tél. 126.14 et 121.29

Graines de fleurs

Oignons à fleurs

Graines potagères

Se recommande particulièrement aux Couvents, Pensionnats,
Maisons missionnaires

VINS des COTEAUX de l'HARRACH

ces RR. PP. Missionnaires d'Afrique

(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 881

C. Chèq 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine



Le
Yachting

61, rue du Pige
Marchienne-
au-Pont

Tél.
147.44 Charl.

Construction
d'embarcations de course et de plaisance. — Kayak - Canoë -
Voiliers olympiques - Runabout - Cruiser

FABRIQUE DE SKY

LA CROIX-BLANCHE

ANTIDOULEUR
UNE SYNERGIE ANALGESIQUE · FEBRIFUGE · TONIQUE

MAUX DE TÊTE ET DE DENTS - NEURALGIES - DOULEURS PERIODIQUES · SURMENAGE · GRIPPE · DOULEURS RHUMATISMALES

L'efficacité toute spéciale de l'antidouleur "LA CROIX-BLANCHE", trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle chacun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle, tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire désagréable. Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le système nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou de la som-

nolence. Cela n'est pas le cas pour l'antidouleur "LA CROIX-BLANCHE", qui compte aussi parmi ses ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments calmants de l'ensemble.

L'antidouleur "LA CROIX-BLANCHE", a maintenant plus de 35 ans d'existence. Grâce à ses qualités réelles il a su conquérir la confiance des malades et s'imposer dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en a fait l'essai, continue à en faire sont calmant favori.



C'EST UN PRODUIT BELGE
LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUPPENS ST NICOLAS-WAES
DANS TOUTES PHARMACIES

POUR VOS AFFAIRES
VOTRE PLAISIR
VOS VOYAGES
pour être "chez vous"
n'importe où... apprenez
les langues vivantes

CHEZ BERLITZ

MÉTHODE INÉGALÉE
Leçons particulières
Cours collectifs
20, Place Sainte-Gudule, 20
Bruxelles. Téléph. 17.78.92

Banque Dubois

Société Anonyme

41, rue de l'Université, 41, à LIÈGE

Maison fondée en 1778

Capital : Frs 25.000.000
Réserves : Frs 9.000.000

Registre du Commerce de Liège : n° 236

Téléphone : N° 129.10 (5 lignes)

Adresse télégraphique :
Banque Dubois, Liège



TOUTES OPÉRATIONS
— DE BANQUE —

NOUVELLE GALERIE
DE COFFRES-FORTS

BUVEZ DU LAIT



C'EST LA SANTÉ!

SEALCONE S. P. R. L.
75, avenue Georges Rodenbach,
SCHAERBEEK-BRUXELLES

POUR LES

ÉCOLES

BOUTEILLES EN CARTON PARAFFINÉ

SEALCONE

du litre, 1/2 litre, 1/4 litre
et 1/6 litre

FABRIQUÉES EN BELGIQUE

SAIN ET ÉCONOMIQUE

Tél. 15.28.56

Corderie SMITS-HENIN

Maison fondée
en 1894

Robert Smits-Mortier, successeur
15, rue de la Victoire, Bruxelles-Midi
Téléphone : 37.82.33

la seule maison possédant continuellement en
magasin un choix complet de tous les articles en

Cordages, Ficelles, Fils, Rubans, Sangles, Toiles

pour Entrepreneurs, Tapissiers, Garnisseurs,
Seillers, Relieurs, etc.

PHARMACIE

A. De Pannemaeker

Maison fondée en 1876

GAND, rue de Bruges, 28-30, Burgstraat, GENT
Téléphones : 179.54 et 179.14;

Spécialités en gros
Dépôts et Monopoles

Produits chimiques s/oachets. — Tous éfrums. — Tous vacoins,
Ampoules à tous médicaments. — Accessoires,

Comptoir de
SPÉCIALITÉS PHARMACEUTIQUES

**Raffinerie
Tirlemontoise
Tirlemont**



**Exigez le Sucre
scié-rangé
en boîtes de 1 kilo**

Ch. Le Jeune Limited
SOCIÉTÉ ANONYME

■
TOUTES ASSURANCES
■

Téléphone :
319.70 (4 lignes)

Télégrammes :
Charlejeune

**BUREAUX ,
17, rue d'Arenberg
ANVERS**

La seule occultation rationnelle

ALERTEX

agréé par le Commissariat de la Protection Aérienne Passive



avant tout ordre, prière de visiter notre usine occultée
Rue Puccini, 66, Bruxelles — Tél. 21.50.68